VREDESSTAD IEPER

F

DOSSIER PÉDAGOGIQUE

IN FLANDERS FIELDS MUSEUM

Sommaire

Ce dossier pédagogique s'adresse aux enseignants de l'enseignement secondaire **supérieur**. Celui-ci vous servira principalement à préparer une visite de classe au musée In Flanders Fields et dans le Westhoek, mais comprend également quelques fiches de travail.

Ce dossier contient les sections suivantes :

- Sommaire **2**

- Présentation du musée In Flanders Fields **3**

Approche 3

Visite du musée
1 parcours chronologique 8
2 parcours thématique 17
3 parcours personnel 20
4 parcours méditatif 22

- Ligne du temps **25**

Aperçu historique 25

Terminologie 50

Carte du Front occidental 52

- Une visite de classe au musée In Flanders Fields : en pratique **53**

- Plus d'une visite de musée **55**

Si vous avez des remarques ou des questions, n'hésitez pas à les adresser à :

Centre de recherche musée In Flanders Fields
À l'attention d'Ann-Sophie Coene, Wouter Sinaeve et Sien Demasure
Sint-Maartensplein 3
8900 Ieper
Téléphone : ++32 57 239 450
Fax : ++32 57 239 459
kenniscentrum@ieper.be

Présentation
Approche

Le nouveau musée In Flanders Fields à Ypres

Pourquoi un musée sur la Première Guerre mondiale ?

Dans un pays où la guerre a fait rage, les souvenirs ne s'effacent pas facilement, même si celle-ci s'est terminée depuis près d'un siècle. Pour chacun des 600 000 hommes ayant perdu la vie dans notre pays, pour chacun des 425 000 noms gravés sur des monuments ou des tombes, pour les centaines d'autres traces et vestiges qui parsèment la région du front, pour chacune des millions de personnes touchées par la guerre (blessés physiques ou psychiques, réfugiés et déportés), tout ceci n'a été que tristesse, douleur et destin tragique.

Ypres, ville de Paix, et le musée In Flanders Fields préservent le lien avec ce passé, car il est important pour quiconque souhaite parler aujourd'hui de la guerre et de la paix. En tant que ville, en tant que région, nous savons de longue tradition ce qu'est la guerre. « Savons » n'est peut être pas le terme le plus adéquat. Sentons ? Ressentons, peut être, entourés d'une présence ou d'une absence. La guerre fait partie intégrante de ceux qui y vivent, de ceux qui s'y trouvent. Et comme une telle particularité ne doit pas se perdre, tant pour les personnes qui visitent la région que pour celles qui y vivent, nous devons continuer de transmettre ce savoir à chaque nouvelle génération, en l'enrichissant d'images et de contenus.
C'est la raison pour laquelle le musée In Flanders Fields existe depuis déjà **quatorze ans**.

Le Musée In Flanders Fields

Le musée est installé dans la Halle aux draps reconstruite d'Ypres, un symbole majeur de la souffrance engendrée par la guerre et de la résurrection qui a suivi celle-ci. Le bâtiment vous dévoile de l'intérieur son histoire, sa grandeur, sa destruction et sa reconstruction. Le bâtiment est notre premier témoin. L'exposition permanente raconte l'invasion de la Belgique et les premiers mois de la guerre de mouvement, les quatre années de la guerre des tranchées dans le Westhoek (de la plage de Nieuport jusqu'à la Lys, à Armentières), puis la fin de la guerre et les commémorations qui continuent encore à l'heure actuelle. L'exposition présente donc l'histoire de la Première Guerre mondiale dans la région du front en Flandre-Occidentale, une guerre qui s'est terminée plus d'un siècle mais qui reste toujours dans les esprits.

La scénographie est centrée sur l'expérience humaine et sur les témoignages personnels, permettant ainsi au plus large public possible d'être plongé dans le vif du sujet. La guerre requiert cette attention du public, tant dans le récit des faits que dans la méditation et le souvenir. Maintenant que les véritables intervenants ne sont plus là, le musée présente le paysage de la guerre comme le dernier grand témoin contemporain. Une tangibilité qui permet la rencontre. Dans ce cadre, le parcours du musée permet aussi de visiter le beffroi, au sommet duquel vous pouvez admirer la ville et les champs de bataille environnants. En bas, dans le musée, le paysage actuel était auparavant présenté avec le contenu dramatique d'autrefois sous forme de palimpsestes intrigants faits d'images contemporaines et historiques (aériennes, verticales, obliques, en contre-plongée, panoramiques ou en zoom). Dans cette configuration, le musée n'est guère plus qu'une invitation à une confrontation avec l'histoire extérieure.

Mais nous pensons que c'est une invitation cohérente. Il existe encore à l'heure actuelle bien d'autres témoins que le paysage stratifié. Des centaines d'objets authentiques évoquent le monde de la guerre. Ce sont des objets de crime et de défense, de stupidité et de génie, de propagande et de conservation, présentés sous un nouvel aspect, comme s'ils avaient été déterrés aujourd'hui, ayant échappé à un siècle d'oubli. Mais avant tout, il y a les mots, les récits, les visages des personnes qui ont vécu les évènements. Ces témoins sont omniprésents, accompagnant le visiteur dans son parcours à travers la guerre et la zone de combat. Ils sont présentés d'une manière innovante, axée sur le vécu. Des personnes ayant réellement existé et des présentations interactives confrontent le visiteur contemporain à ses semblables ayant connu la guerre, un siècle auparavant.

Le musée adopte de nombreux points de vue. L'aspect général et historico-militaire y est important, mais la relation avec le présent et notre manière d'appréhender le passé, en tant qu'être humain et société, dans tous les pays concernés, le sont tout autant. Des personnes venues de cinq continents et de plus de 120 pays contemporains différents ont participé à la guerre en Flandre. Notre public est donc diversifié et particulièrement international. À la fin de la visite, l'histoire de cette guerre dans cette région est élargie à toutes les guerres ayant depuis lors touché les différentes régions du monde. La Ville de Paix d'Ypres n'est que l'une des plus de 5 000 villes au monde s'étant engagée à lutter contre la guerre, jusqu'à la fin des temps.

IFFM : expositions, centre de connaissances, travail pédagogique, programmes culturel et artistique

Le musée In Flanders Fields ne se limite pas à une exposition permanente et à une série d'expositions temporaires. Il entretient une collaboration éducative avec les écoliers de Belgique et de l'étranger, parallèlement à un programme culturel et artistique. Les artistes contemporains, artistes plastiques, mais aussi les musiciens et les écrivains disposent d'une plateforme qui leur est réservée. Un partenaire privilégié est la province de Flandre occidentale.

Dans le centre de recherche du musée, qui vient clôturer le parcours, chaque visiteur peut se plonger davantage dans cette période dramatique de l'histoire mondiale. Il permet d'effectuer des recherches individuelles sur les grands évènements mondiaux, mais aussi sur des histoires très personnelles ou locales. Quel est notre lien avec cette histoire ?

Comme l'essence de la guerre ne change pas au fil du temps, le musée considère la présentation de cette histoire de la guerre comme un message de paix universel et contemporain et donc, comme une mission sociale importante. Le musée travaille en étroite collaboration avec des partenaires qui poursuivent la même mission et est actif dans le cadre de l'opération Ypres, Ville de la Paix.

1914-1918
une guerre ...

IN FLANDERS FIELDS MUSEUM

... au moins 600 000 victimes mortes au cours de la Première Guerre mondiale en Belgique...

... dont au moins 550 000 sont tombées dans le Westhoek...

... aujourd'hui, au moins 300 000 d'entre elles y sont toujours enterrées ...

... et au moins 200 000 n'ont jamais été retrouvées ...

... en outre, plus d'un million et demi de personnes y furent blessées...

... et rien qu'en Belgique, au moins un million et demi de personnes prirent la fuite pour échapper à la guerre...

... des millions de soldats, de plus de 120 pays contemporains différents, se sont battus ici...

... après la guerre, qui devait pourtant mettre fin à toutes les guerres, plus de 130 grandes guerres ont marqué notre histoire...

Pourquoi devrions-nous taire les atrocités de cette guerre?

Présentation
Parcours du musée

Bracelet « poppy »

Ce bracelet permet avant toute chose à chaque visiteur de pouvoir accéder au musée In Flanders Fields. La langue dans laquelle vous souhaitez effectuer la visite est également programmée dans ce bracelet.

Au sein des armées de la Première Guerre mondiale, chacun recevait une identité supplémentaire : un numéro de matricule que chacun devait constamment porter sur lui. Ce numéro pouvait être indiqué sur plusieurs supports possibles : officiel, sur mesure ou fait main. S'il ne portait pas son matricule, un soldat vivant pouvait être puni, et s'il était tué, personne ne pouvait l'identifier. Il faisait dès lors partie des dizaines de milliers de soldats disparus et sans sépulture connue.

Le bracelet « poppy » vous donne lui aussi une identité supplémentaire pendant toute la durée de votre visite. Avec ce bracelet, chaque visiteur reçoit la possibilité d'effectuer quatre rencontres avec des témoins d'antan (voir *parcours personnel*). Le visiteur est alors confronté à ses semblables ayant vécu au temps de la guerre, voici déjà un siècle.





Log in *(N°1)*

Les visiteurs individuels peuvent scanner leur bracelet « poppy » à l'entrée du musée et préciser leurs prénom, nom, âge, pays et commune d'origine à l'écran. Ces données nous serviront à déterminer les quatre rencontres (voir *parcours personnel*) que nous vous proposerons lors de votre visite du musée.

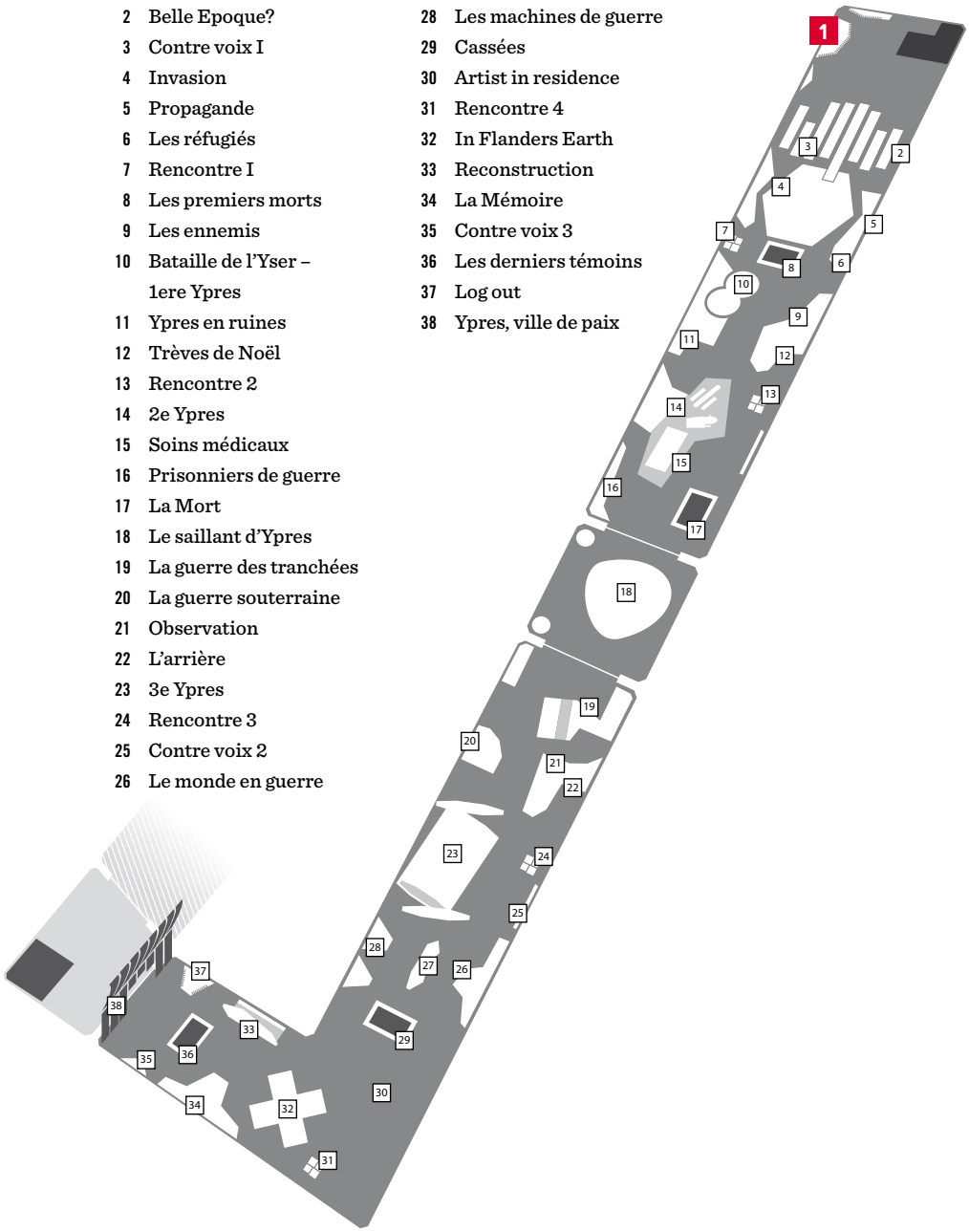
L'inscription requiert quelques minutes, afin d'éviter de longues files d'attente, nous demandons aux enseignants qui souhaitent une histoire spécifique par pays ou par région de le signaler au moment de la réservation. Nous verrons ensuite si nous pouvons trouver une histoire qui répond à vos souhaits. De cette façon, les bracelets 'poppy' peuvent être préparés à l'avance et la classe peut commencer avec la visite au musée immédiatement.

Le musée In Flanders Fields propose quatre parcours :

Un parcours chronologique.
Un parcours thématique.
Un parcours personnel.
Un parcours méditatif.

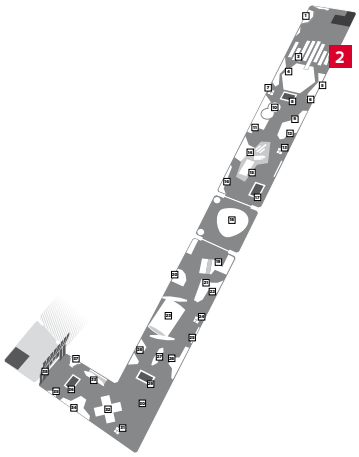
Chacun de ces parcours sera détaillé à la loupe dans les pages suivantes.

1 Log in
2 Belle Epoque?
3 Contre voix I
4 Invasion
5 Propagande
6 Les réfugiés
7 Rencontre I
8 Les premiers morts
9 Les ennemis
10 Bataille de l'Yser – 1ere Ypres
11 Ypres en ruines
12 Trèves de Noël
13 Rencontre 2
14 2e Ypres
15 Soins médicaux
16 Prisonniers de guerre
17 La Mort
18 Le saillant d'Ypres
19 La guerre des tranchées
20 La guerre souterraine
21 Observation
22 L'arrière
23 3e Ypres
24 Rencontre 3
25 Contre voix 2
26 Le monde en guerre
27 Les offensives de 1918
28 Les machines de guerre
29 Cassées
30 Artist in residence
31 Rencontre 4
32 In Flanders Earth
33 Reconstruction
34 La Mémoire
35 Contre voix 3
36 Les derniers témoins
37 Log out
38 Ypres, ville de paix



1 Parcours chronologique

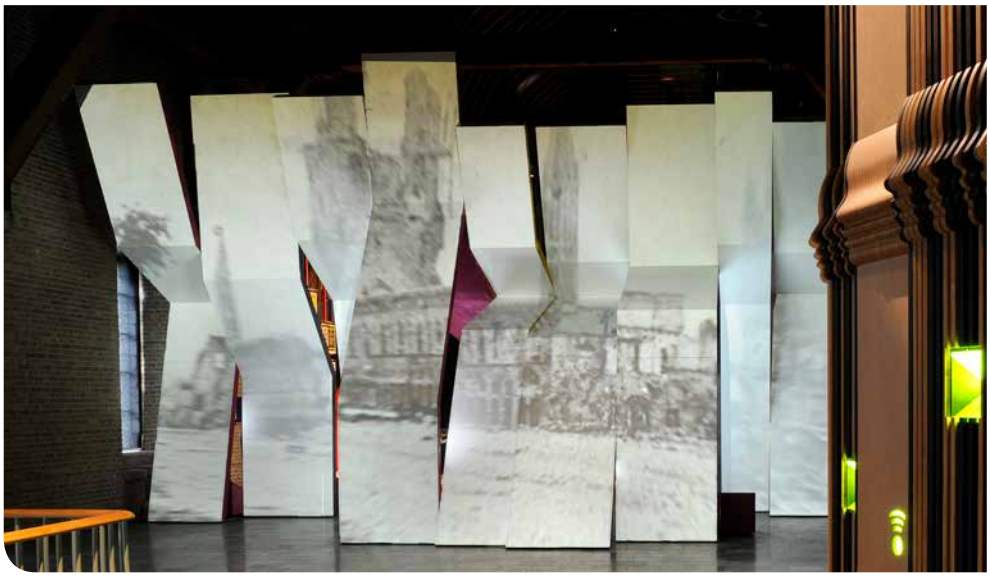
Dans les différentes sections, vous découvrirez le récit historico-militaire de la Première Guerre mondiale, dès la veille du conflit. Chaque section débutera par un panneau de présentation en quatre langues. Celui-ci vous donnera un aperçu de l'endroit où vous vous trouvez et vous expliquera le contexte des évènements.

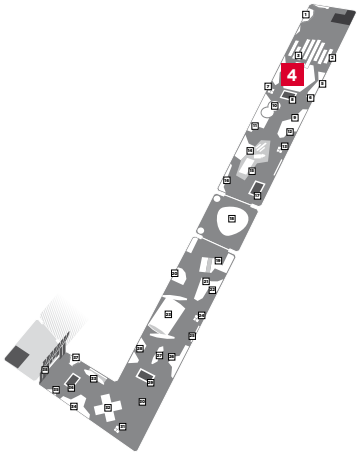


Belle Époque ? – 1900-1914 *(N°2)*

Dans les années précédant la Première Guerre mondiale, le monde industriel connaît une période prospère. Il règne alors un sentiment quasi euphorique de Belle Époque. À l'entrée de l'exposition permanente, une projection vidéo illustre parfaitement cette atmosphère. Mais à l'arrière du mur de projection, vous apercevez le revers de l'histoire : une Belle Époque qui s'effondre.

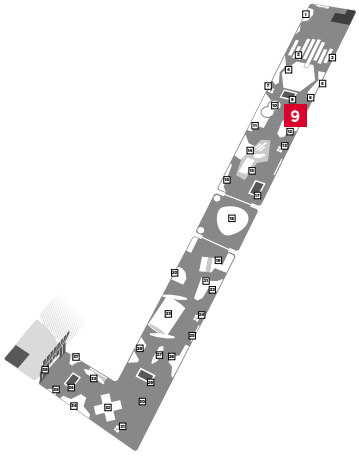
Tout est placé sous le signe de la patrie, jusqu'aux jeux et à l'enseignement des enfants. Pour renforcer leur propre position mondiale, les grandes puissances signent des alliances militaires. Toutes sortes de vases, de cartes et autres souvenirs doivent alors mettre en valeur ces alliances. Et quiconque veut renforcer sa position doit pouvoir démontrer sa force, c'est pourquoi les grandes puissances commencent à développer leur armée. Les puissances coloniales engagent sans cesse des troupes afin d'acquérir et de conserver des régions d'outre-mer. Tant en Asie qu'en Afrique, de nombreuses batailles sanglantes sont menées durant des années. Vers 1914, les armées des différentes puissances européennes sont composées d'uniformes multicolores. Avec cette prospérité grandissante, les classes inférieures progressent dans les rangs de la société. Toutefois, le fossé entre le prolétariat industriel et la classe moyenne reste fort marqué. Le soldat moyen s'engage bien souvent pour des raisons économiques. Il n'est alors que de la « chair à canon ». Ce n'est que lorsque la guerre éclate que le soldat deviendra subitement le héros de la patrie.





L'invasion – 4/8/1914 *(N°4)*

Dans les déclarations de guerre de début août 1914, la Belgique souligne fermement sa neutralité. Trois armées allemandes envahissent alors le pays le 4 août. Au sol, une grande carte illustre l'invasion de Liège à la Marne et de la Flandre. Cette invasion marque ainsi l'entrée en guerre de la Belgique. Sur la carte, vous apercevez les lieux où furent livrées les batailles les plus acharnées et où régna un climat de terreur durant les premières semaines de guerre. À certains endroits (par ex : Dinant, Louvain, Anvers,...), des écrans ont été installés afin de vous montrer des images et des coupures de journaux évoquant ces évènements.
Bien que l'armée belge ne puisse nullement concurrencer les armées allemandes, celle-ci se défend vigoureusement et parvient même de temps en temps à remporter la victoire (voir les Halles).
Les remparts entourant Liège, Namur et Anvers, malgré leur modernité, ne sont toutefois pas à même de résister aux tirs d'artillerie lourde. Les Allemands laisseront ainsi derrière eux de nombreux dégâts dans notre pays. L'armée allemande fera payer très cher à la population civile chaque ralentissement de sa progression.
Dans le musée, ce déchaînement d'extrême violence contre la population non-armée en 1914 est symbolisé par une lance d'Uhlan. À côté de cette lance se trouve une liste des endroits en Belgique où, au cours des premiers mois de guerre, plus de 10 civils furent tués et/ou plus de 100 maisons furent brûlées suite au climat de terreur instauré par les Allemands.



Les ennemis – 10/1914 – 10/1918 (La Grande Guerre dans le Westhoek) *(N°9)*

Après la chute d'Anvers (7-10 octobre 1914), la guerre envahit la Flandre Occidentale. Tant l'armée belge que les troupes françaises et britanniques, venues en renfort, ne peuvent résister et fuient vers l'extrême ouest de la Belgique. Cette guerre de mouvement se termine ici même. La dernière brèche dans la ligne de front ininterrompue, qui s'étend de la frontière suisse à la mer du Nord, est à présent bouchée. Les positions ne connaîtront aucun changement fondamental jusqu'à l'offensive libératrice lancée le 28 septembre 1918.



13 octobre 1914.
Un matin vers 7 heures et demi, 12 soldats allemands sont venus ici, se sont arrêtés sans faire de bruit et sont ensuite repartis. Une demi-heure après, nous avons vu arriver 3 automitrailleuses. « Encore des Allemands » disait la population. Mais il s'agissait en effet de soldats belges et anglais. Tous les esprits renaissaient ! (...) Dans l'après-midi, 150 soldats français traversèrent Hallebast, et 4 types de soldats purent être aperçus ce même jour à Dickebusch.

Achiel Van Walleghem, Dikkebus

Leur mémoire est honorée dans cette vitrine. Cet ensemble coloré et bariolé d'uniformes symbolise les différents corps d'armée qui, de manière imprévue, se sont retrouvés embourbés dans un conflit d'une durée de 4 ans.





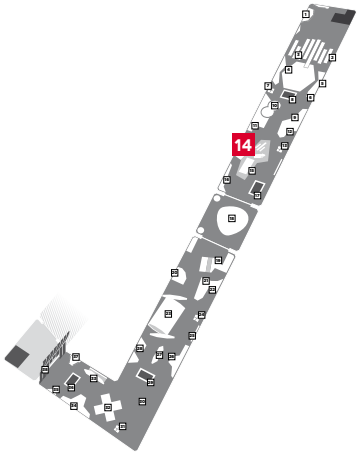
La Bataille de l'Yser – La Première bataille d'Ypres *(N°10)*

On October 16th, the Belgian army dug in along the banks of the Yzer River in order to try and fend off the German Fourth Army. The task proved extremely difficult, even with the help of the French, and on 25th October the defenders were forced to withdraw behind the embankment of the Diksmuide – Dès le 16 octobre, l'armée belge s'installe le long de l'Yser afin de faire front à la Quatrième armée allemande. La défense s'avère laborieuse, malgré les renforts venus de France. À partir du 25 octobre, les défenseurs se voient contraints de se replier derrière la digue du chemin de fer Dixmude – Nieuport.

Depuis Nieuport, le polder de Ramskapelle, à gauche de l'Yser, est inondé avec succès (27-29 octobre), réduisant à néant ainsi la dernière tentative de percée allemande.
Dixmude reste défendu jusqu'au 10 novembre. Deux grandes étendues d'eau forceront ensuite les armées à se séparer. Depuis le début du mois d'octobre, le sud de la région accueille en grande partie la cavalerie française et britannique. Durant un mois et demi, cette ligne de défense livre des batailles sanglantes face à deux armées allemandes. À Langemark, le 22 octobre et les jours qui s'ensuivent, 3 000 jeunes recrues allemandes sont envoyées à la mort ; un *Massacre des innocents à Ypres* que l'Allemagne utilisera pour créer son mythe de l'esprit de sacrifice. Le 22 novembre 1914, Ypres est ravagé par le feu, ce qui engendre la formation de deux fronts autour d'Ypres et d'Armentières.

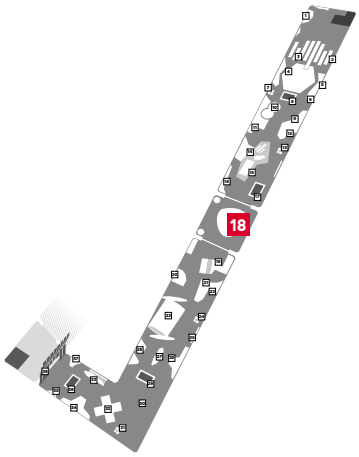
Une carte panoramique stratégique animée de la région entre la Mer du Nord et la Lys illustre l'inondation et la paralysie de la ligne de front entre le 4 octobre et le 22 novembre 1914. Les peintures à l'huile d'Alfred Bastien donnent au panorama de l'Yser un sentiment humain et artistique.
Avec la Bataille de l'Yser et la Première bataille d'Ypres, le front de l'ouest se trouve dans une impasse complète. De la côte belge à la frontière suisse, sur plus de 800 kilomètres donc, les deux camps commencent à stagner. Une pelle devient même plus utile qu'une arme.

Noël arrive, et contrairement à ce que certains avaient prédit, la guerre n'est toujours pas terminée. Exposés aux conditions hivernales dans leurs tranchées primitives, les hommes se sentent souvent plus proches de l'ennemi du côté opposé que de leurs compatriotes, bien au chaud dans leurs maisons. Les cadeaux de Noël se ressemblaient donc très fort de part et d'autre du front. La trêve de Noël s'instaure spontanément : à de nombreux endroits le long du front, les soldats et les officiers cessent temporairement les attaques. Cette histoire vous sera relatée plus concrètement au cours du *parcours personnel*.



La Deuxième bataille d'Ypres – 22/4/1915 – 24/5/1915 *(N°14)*

La guerre industrielle s'avère meurtrière pour tous les participants. L'énorme puissance de feu de l'artillerie et les rafales de balles meurtrières des mitrailleuses font énormément de victimes. Les douilles encore enfouies dans le sol de cette région témoignent de ces évènements. Toutefois, ces premières armes de destruction massive ne parviennent pas à faire sortir cette guerre des tranchées de l'impasse.
Les militaires tenteront pendant toute la guerre de développer de nouvelles armes qui leur permettront de faire une percée. Ils bénéficient pour cela de l'aide de grands scientifiques tels que le chimiste allemand Fritz Haber (voir personnages iconiques) qui, dès 1915, sera à l'origine des attaques au gaz à grande échelle. Tout d'abord indignés face à l'utilisation de ce gaz de combat, les Alliés adoptent rapidement aussi cette technique d'attaque. Alors que les techniques d'utilisation du gaz évoluent, les recherches s'intensifient également autour de meilleurs moyens de protection face à cette arme. La couleur vert fluo de la vitrine restitue la couleur du premier gaz toxique, le chlore, qui fut utilisé dans la région.



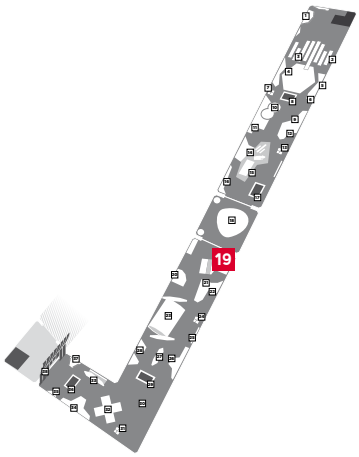
Le Saillant d'Ypres *(N°18)*

Il est possible de visiter la tour du Beffroi sur réservation (2 € supplémentaires par personne).
231 marches vous mènent tout en haut du Beffroi, d'où vous pouvez admirer le Saillant d'Ypres comme vous ne l'avez jamais vu.
Pendant votre ascension des tours, vous recevrez toutes les explications liées au Beffroi, en tant que symbole de la ville au temps du Moyen Âge / symbole de la Première Guerre envoyée / durant la reconstruction / l'histoire du Lancer de chats. Vous découvrirez également l'histoire du carillon et des explications sur le carillon comme instrument de commémoration.

Dans le musée-même, un zeppelin est suspendu à cet endroit, où une présentation de 12 minutes vous illustrera l'évolution du Saillant d'Ypres, du début de la Deuxième bataille au début de la Troisième bataille d'Ypres.

Remarque :
Pour des raisons de sécurité : Chaque demi-heure, seul 1 groupe de max. 20 personnes et 10 visiteurs individuels sont autorisés à montrer. Si vous ne souhaitez pas rater la découverte du Beffroi, réservez votre visite bien à l'avance.





La Guerre des tranchées 1914 – 1918 *(N. 19)*

La vie des soldats d'infanterie durant la Première Guerre mondiale n'était rien d'autre qu'une suite sans fin de périodes passées devant et derrière le front. Sur la ligne de front, chaque soldat était invisible et tentait par tous les moyens de se protéger face aux conditions climatiques. Sauf en cas de gros bombardements, les tireurs d'élite ne pouvaient repérer l'ennemi, la météo n'obligeait pas les soldats à rester ou à dormir dans

l'eau, le ravitaillement était assuré plus ou moins régulièrement et les vermines ne venaient pas dévorer la nourriture, mais il était toutefois possible de devoir patrouiller de nuit, ou d'être blessé lors d'un raid dans le no man's land. Mis à part cela, la vie sur le front était monotone. Le musée présente chaque aspect de ce quotidien à l'aide d'objets authentiques :

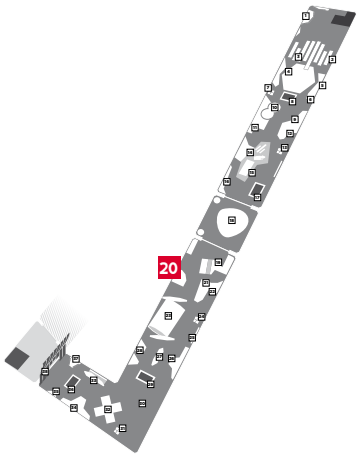
Les armes des tranchées : *en marge des grenades à main, des fusils lance-grenades et des mitrailleuses, les mortiers de tranchée firent également d'innombrables victimes. Ce type d'arme vous permet de lancer des projectiles lourds sur une courte distance directement et donc dans les tranchées adverses. Le lance-flammes, lui aussi utilisé pour la première fois à Ypres (30 juillet 1915), fit également sa place dans l'attirail de guerre.*

Définition du raid : *« Technique destinée à attiser l'agressivité ». Le but était de s'approcher de la ligne adverse, d'anéantir les tranchées et de faire des prisonniers afin de leur soutirer des informations. Le raid engendrait souvent de grandes pertes humaines. Les armes utilisées lors d'un raid n'étaient pas toutes légères et pratiques, elles étaient très primitives.*

Protection : *les boucliers et les cuirasses devaient principalement protéger la tête et la poitrine. Les exemplaires exposés semblent provenir du Moyen Âge.*

La construction des tranchées : *pour limiter les dégâts en cas de bombardement direct, les tranchées étaient réalisées en forme de zigzags. Des réseaux de barbelés étaient placés entre les lignes. Pour garder les tranchées au sec, des tréteaux furent utilisés à partir de 1916 ; il s'agissait d'éléments en bois ayant la forme d'un A inversé. En posant des planches sur ces tréteaux, les soldats formaient alors une passerelle équipée d'un espace de drainage dans lequel l'eau excédentaire pouvait s'écouler.*

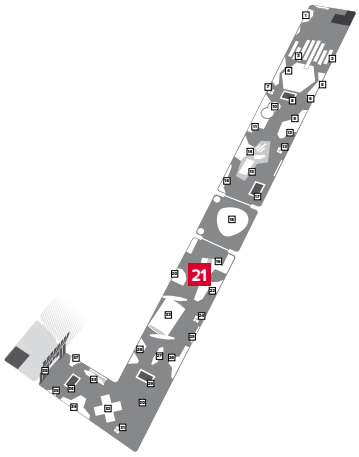
La vie quotidienne dans les tranchées : *exposées au vent et aux conditions climatiques, les troupes restaient dans les fossés, infestés de rats. Il y avait très peu d'eau fraîche, et donc très peu d'hygiène, et hors de question de vouloir un peu d'intimité. La misère physique fit petit à petit place à l'incertitude ; la peur de mourir se faisait de plus en plus présente, car il était possible de recevoir une grenade à tout moment.*



La Guerre souterraine 1915 – 1917 *(N°20)*

Déjà fin 1914, plusieurs initiatives tentent de faire évoluer cette guerre des tranchées, en lançant par exemple un siège afin d'ébranler les positions ennemies. Des tunnels sont creusés vers les lignes ennemies, afin d'y placer des chargements de mines et de les faire exploser ; en fonction des endroits, ces explosions seront suivies d'une attaque en surface.
Un tunnel allemand préfabriqué, ainsi que des images et des objets de la première division de creuseurs (un groupe d'archéologues amateurs) du tunnel souterrain (la tranchée « Yorkshire trench and dug-out ») de la zone industrielle d'Ypres viennent apporter un côté concret à la visite.



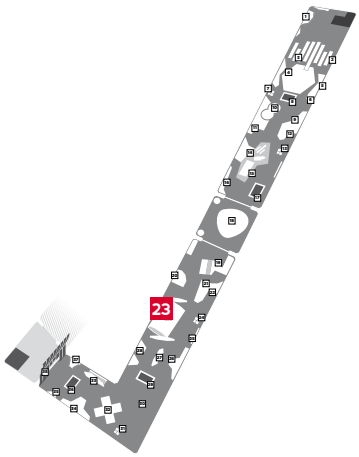


Observation *(N°21)*

Dans une guerre, l'observation a une importance cruciale. Depuis les tranchées, il n'était possible que de surveiller le no man's land et la première ligne ennemie. Les postes d'observation et les ballons captifs permettaient certes de voir légèrement plus loin que la ligne de front, mais ce furent surtout les avions qui permirent d'obtenir un bon aperçu de la situation. La photographie fut dans ce cadre un outil essentiel. Le no man's land et les lignes de front étaient définis à l'aide d'une série de photos panoramiques. Les photos aériennes verticales permettaient de suivre l'évolution journalière de la situation devant et derrière le front, et d'élaborer une carte des tranchées. Les photographies aériennes *obliques*, prises sous un angle incliné depuis des avions ou des ballons, offraient une vue plus en profondeur. Dans le musée, une application permet même au visiteur de zoomer sur les détails de cinq cartes panoramiques, lui permettant ainsi de se plonger dans l'action et de découvrir les instruments d'observation et de communication de l'époque.

Bien qu'en 1914 chaque armée disposait d'avions, ceux-ci n'étaient au début utilisés qu'à des fins d'observation. Au fur et à mesure de la guerre, l'avion s'imposa toutefois comme une arme de combat primordiale, et le nombre d'avions augmenta très rapidement, passant de quelques dizaines en 1914 à plusieurs milliers fin 1918.





La Troisième bataille d'Ypres – 31/07/1917 – 10/11/1917 *(N°23)*

Au printemps 1917, au Chemin des Dames, le commandant britannique Sir Douglas Haig décide après l'échec de l'armée Française d'entreprendre une tentative de percée depuis le Saillant d'Ypres jusqu'à la côte. Il monte un arsenal d'artillerie jamais vu auparavant et rassemble 750 000 soldats provenant des quatre coins de l'Empire, mais l'échec se fait rapidement sentir. L'offensive sanglante, qui durera 100 jours, a lieu sur un terrain souvent rendu impraticable par les bombardements et la pluie. Pour quel résultat ? Un verveux nommé Passchendaele, et un objectif qui devait, selon le plan, commencer à tomber après 72 heures et qui fut à nouveau évacué cinq mois plus tard.
D'autres musées retraçant déjà le déroulement militaire de la Troisième bataille d'Ypres, nous avons ici choisi de vous raconter « le récit le moins connu » : « The Backwash of War » (Le contrecoup de la guerre), de l'infirmière Ellen La Motte.

Le poème « Memory, let it all slip » d'Ivor Gurney vous mène vers une salle de projection où le neurochirurgien Harvey Cushing et les infirmières Enid Bagnold et Ellen La Motte vous présenteront leur version de la guerre (voir le parcours personnel).

Ivor Gurney:
Lors de l'éclatement de la Première Guerre mondiale, il s'engage comme volontaire privé auprès du Régiment de Gloucester. Il y est toutefois refusé en raison de sa mauvaise vue. En 1915, il subit un nouvel examen de la vue et est cette fois admis au Second et au Cinquième Régiment de Gloucestershire. En 1916, Ivor est envoyé en Flandre française, dans la Somme et à Arras, où il se fait blesser. En 1917, il est transféré au Saillant d'Ypres et prend part aux combats de la Troisième bataille d'Ypres. En septembre 1917, il est victime d'une attaque au gaz allemande (probablement du gaz moutarde).

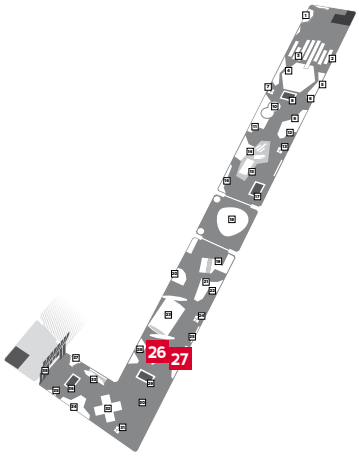


Memory, let all slip

Memory, let all slip save what is sweet
Of Ypres plains.
Keep only autumn sunlight and the fleet
Clouds after rains.
Blue sky and mellow distance softly blue;
These only hold lest I my panged grave shall share with you.
Else dead. Else cold.

IVOR GURNEY, Bangour Octobre 1917

Outre ces témoignages, l'échec de la Troisième bataille d'Ypres est également symbolisé par un tube de canon « 6 pounder » provenant d'un tank britannique.
Le tank fut une énième nouvelle arme utilisée pour tenter de forcer une percée sur le front ouest. Les premiers tanks firent fuir l'infanterie allemande, prise de panique, mais l'effet de panique disparut rapidement. Les chars étaient en outre lents, lourds, et la chaleur intérieure était insoutenable pour l'équipage. La boue des champs de bataille autour d'Ypres eut donc vite raison des tanks de l'armée, la plupart s'enfonçant ou tombant en pièces avant même d'atteindre les lignes ennemies. Les tanks britanniques existaient en deux modèles : un modèle « masculin » avec des mitrailleuses et deux canons, et un « féminin » avec uniquement des mitrailleuses.



Le monde en guerre en 1917-1918 et les offensives de 1918 *(N°26 - 27)*

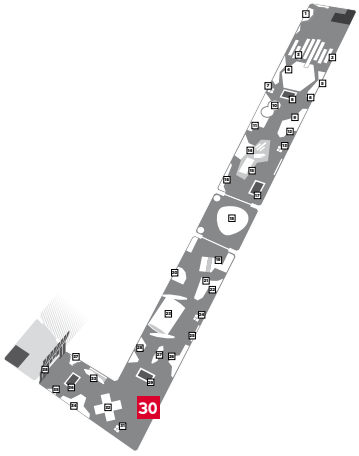
Après avoir longuement hésité, les États-Unis déclarent la guerre le 6 avril 1917 à l'Empire allemand. Tout ira de mal en pis pour les alliés durant 1917 et 1918. Leurs offensives échouent et les chances de percée s'éloignent de plus en plus. La France est en proie à des mutineries en mai 1917 et les autres armées sont elles aussi fatiguées. En Russie, une révolution éclate même en mars 1917. Les négociations de paix sont entamées après la prise du pouvoir des Bolchéviques en novembre 1917 et le traité de paix est signé à Brest-Litovsk le 3 mars 1918.
La guerre étant à présent terminée sur le front est, l'Empire allemand peut à présent envoyer toutes ses forces armées vers l'ouest afin d'aller affronter en masse les troupes américaines. Les commandants Hindenburg et Ludendorff tentent une dernière percée. L'Offensive du printemps, qui commence en France et s'étend ensuite à la Flandre, ainsi que les trois tentatives suivantes échouent. De lourdes batailles sont livrées sur le mont Kemmel, dont témoignent les objets retrouvés au flanc de la butte : des bombes de gaz ayant explosé.
À partir du 18 juillet 1918, la contre-offensive se prépare en France. Le 28 septembre 1918 marque le lancement de l'Offensive libératrice en Flandre. Les derniers mois de la guerre seront parmi les plus sanglants de la Première Guerre.
À la signature de l'armistice, le 11 novembre, le monde est euphorique, mais surtout à bout de forces.



Des machines de guerre *(N°28)*



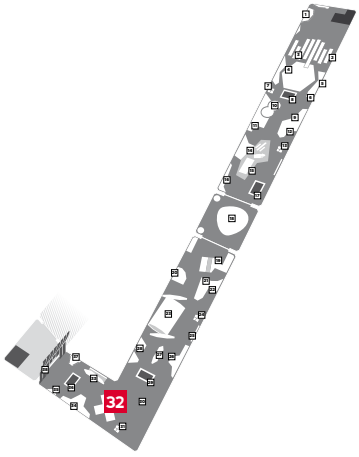
Quiconque s'engageait dans l'une des armées de la Première Guerre mondiale renonçait dès le premier instant à sa liberté et à son indépendance de citoyen. L'individu n'était qu'un élément d'une grosse machine de guerre militaire. L'uniforme était le symbole de cette subordination totale. Et avec l'uniforme vint la pensée. L'armée fournissait au soldat tout ce dont il avait besoin. L'unité du soldat devint sa famille, son corps d'armée devint son âme. Alors que l'uniforme de 1914 affichait encore un certain nombre de signes caractéristiques, comme à l'ancien temps, permettant d'identifier le camp du soldat, souvent à l'aide d'une couleur, l'uniforme de la fin de la guerre se voulait presque uniquement fonctionnel. Lors des lourds combats de 1917 et 1918, le soldat était équipé contre tout type d'attaque et de blessure. Dans une vitrine, vous apercevez les soldats types de l'époque, avec successivement les uniformes de soldat américain, français, allemand et écossais.



Artist in residence *(N°30)*

Au cours de la deuxième moitié de l'année, nous donnons à un artiste la possibilité de se plonger dans le thème de musée et un espace pour exposer ses réalisations. Pour s'inspirer, l'artiste bénéficie de l'atmosphère du musée, des riches collections de livres et photographies du Centre de connaissances du musée In Flanders Fields et d'une visite des « derniers témoins », des nombreux monuments, cimetières et anciens champs de bataille.



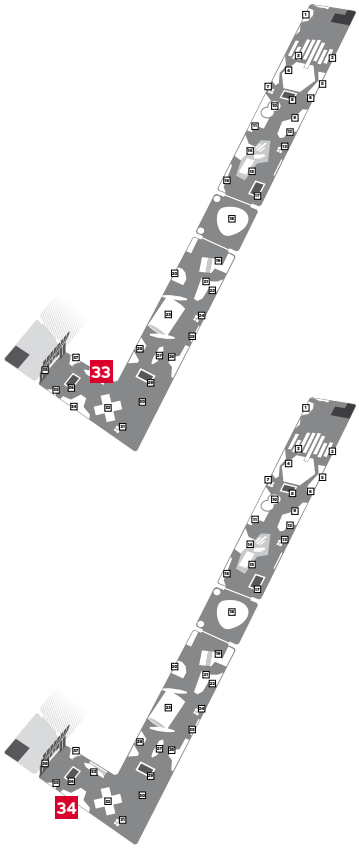


In Flanders Earth *(N°32)*

Un paysage est une donnée complexe, en apparence difficile à déchiffrer. D'un côté, celui-ci déborde d'évocations et de souvenirs d'une guerre horrible, et d'un autre côté, le temps, la nature et (parfois) la culture lui ont redonné sa beauté et une partie de sa quiétude ; la mort a été recouverte par une nouvelle couche de vie. Le paysage de guerre se suffit à lui-même, mais la Flandre, de par sa haute densité, est façonnée par de nombreux éléments : l'industrie, les routes, les habitations et l'agriculture.

Le paysage de guerre a disparu au fil du temps, mais les milliers de photos aériennes prises pendant la guerre peuvent sans peine la rappeler à notre mémoire.

In Flanders Earth offre la possibilité de remonter le temps. Via différents écrans interactifs multipoints, vous pouvez découvrir des photos aériennes verticales de chaque endroit entre la mer du Nord et la frontière française. Ces photos ont été apposées sur des cartes actuelles. Via ces écrans, vous pouvez observer des photos actuelles des différents sites (cimetières et monuments) ou comparer des photos d'époque aux images d'aujourd'hui. Nous appelons ces endroits des « hotspots ». Vous avez également la possibilité de découvrir d'autres photographies associées aux différents sites selon le principe de Google-Earth.
Au milieu de cette section du musée, vous pouvez admirer une coupe d'un tronc d'un chêne rouvre issu du parc du château d'Elverdinge. L'arbre date de 1760 et mourut en 1994. La guerre y a laissé de nombreuses traces. Ce témoin silencieux est un symbole de l'ADN de toute la région du front.



La reconstruction *(N°33)*

Lorsqu'en 1919, les premiers habitants de la région du front regagnent leurs maisons, ils ne retrouvent qu'une contrée ravagée, baptisée la « Région dévastée ». De Nieuport à la frontière française, plus précisément à Armentières, une surface de presque 1 000 km² a été entièrement rayée de la carte. Malgré cela, les habitants reviennent en masse dans leur région et s'attèlent à la reconstruire. Le musée vous en propose un bel exemple, avec la façade d'un authentique baraquement en bois du Fonds Roi Albert (1920). À l'intérieur de ce baraquement, une animation en 3D illustre la destruction partielle et la reconstruction de la Halles aux draps. Juste en face, vous pouvez admirer les restes d'une peinture provenant de l'église Saint-Martin : un torse nu et tordu, amputé de ses bras, de ses jambes et de sa tête. Un symbole de ceux qui ont survécu à la guerre et qui, marqués par les évènements, essayèrent de reprendre leur « vie ordinaire ».

Mémoire *(N°34)*

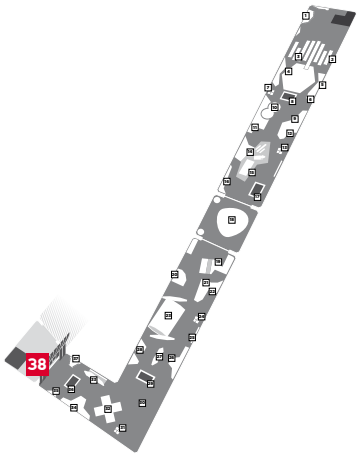
Le 11 novembre 1918, le premier ministre britannique David Lloyd George déclare : *« À onze heures ce matin, la guerre la plus horrible et la plus atroce que l'humanité ait jamais connue a pris fin. J'espère pouvoir affirmer que cette matinée historique marquera à jamais la fin de toutes les guerres. »*
Sur les presque 10 millions de soldats tombés, plus de 550 000 furent tués uniquement dans le Westhoek. Les survivants reprirent leur vie de tous les jours, marqués à jamais tant physiquement que moralement, dans une région empreinte de pertes et de désillusion. Les personnes revenues pour tout recommencer vécurent dans un environnement qui est resté marqué par la guerre et le souvenir. La région est parsemée de tombes, de monuments et de reliques de la guerre. Des restes humains ressurgissent encore de terre et les fermiers déterrent encore chaque année des munitions non-explosées.

La commémoration évolue au fil des générations. Notre contribution se fait à présent virtuellement, avec entre autres la mise en ligne de listes de noms, non plus au niveau national mais bien au niveau mondial. Nous partageons l'héritage de la Grande Guerre avec le monde entier. Par ailleurs, les registres de morts contiennent des noms d'hommes issus de dizaines de cultures et pays différents. La guerre a montré que les états européens avaient élaboré d'horribles machines de destruction. Et leur nationalisme virulent et revanchard a ensuite déclenché l'encore plus atroce Deuxième Guerre mondiale.
Elle a donné à beaucoup d'entre nous une nouvelle identité, tout comme à cette ville de paix et à cette région du front, à de nombreux pays et à la pensée européenne.

La Première Guerre mondiale a donné à la guerre « une nouvelle dimension ». Jamais auparavant des états n'avaient demandé à leur population autant de sacrifices et jamais autant de ressortissants, toutes couches sociales confondues, n'avaient donné leur vie pour leur patrie. Cette patrie qui leur avait promis d'honorer leur mémoire. En Grande-Bretagne, tous les soldats morts au combat furent commémorés individuellement et identiquement. Vu cette égalité dans la mort, les Britanniques ne réclamèrent pas le rapatriement de leurs soldats décédés. D'autres pays firent de même. Les cimetières et autres monuments officiels furent alors érigés afin de rappeler que ces nombreux morts n'étaient pas tombés pour rien, et s'étaient battus pour de célèbres idéaux comme la liberté et la démocratie de leur pays. Ce n'est pas par hasard si ces monuments ont pour la plupart une architecture si noble, classique et immuable.



En marge de cette commémoration officielle, il y a également l'évocation personnelle. Parmi les 10 millions de militaires morts, plus d'un demi-million sont tombés ou ont disparu à Ypres. Pour eux, la guerre était définitivement finie. Les survivants en ressentirent par contre les séquelles durant toute leur vie, souffrant de leurs cicatrices corporelles et morales, ayant perdu leurs proches, sans parler des nombreux anciens combattants au chômage. Cette peine et ce manque furent exprimés dans la pierre ou au moyen d'une photo encadrée. Les objets rapportés des champs de bataille devinrent les emblèmes du souvenir et de l'émotion. Et ceci n'a pas changé avec le temps : des personnes continuent de restituer des souvenirs que leurs ancêtres soldats avaient ramenés des ruines après la guerre.
De nombreuses familles firent des images ou des monuments un moyen d'exprimer leur peine. Parmi les symboles de cette évocation personnelle, on retrouve le dessin des « Parents affligés » de Käthe Kollwitz, qui perdu son fils Peter durant la Première Guerre mondiale. Ce dessin fut créé pour lui, mais aussi pour tous les jeunes soldats tombés au combat.



Ville de Paix d'Ypres, Mayors for Peace, Prix de la Paix *(N°38)*

Se souvenir du passé, c'est aussi s'investir pour un monde en paix. C'est pourquoi Ypres se veut être une Ville de Paix. La ville fait donc partie du réseau « Mayors for Peace ». Ce réseau, créé en 1982 par les bourgmestres d'Hiroshima et Nagasaki, a contribué à instaurer la paix universelle. L'un de ses principaux objectifs est de détruire toutes les armes atomiques d'ici 2020. La liste des autorités locales membres du mouvement s'agrandit d'année en année.

Tous les trois ans, un Prix de la Paix est également décerné à Ypres à une personne ou une institution ayant récemment contribué à la paix dans le monde.

Les derniers lauréats furent : en 2002 : War Child
En 2005 : Helen Prejean
En 2008 : Sima Samar
En 2011 : Dokter Dennis Mukwege
En 2014: Yousafzai Malala
En 2017: Les Casques blancs

Pour plus d'informations au sujet du Prix de la Paix, rendez-vous sur le site www.vredesprijs-ieper.be



2 Parcours thématique

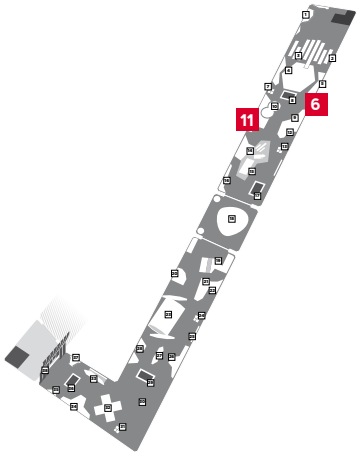
Le parcours thématique est visuellement facile à reconnaître, car ses vitrines sont toutes de couleur rouge. Le contenu de ces vitrines change au fil du temps. Pour obtenir des informations sur les objets exposés, scannez votre bracelet « poppy » et celles-ci apparaîtront dans votre langue à l'écran. Les thèmes suivants sont abordés :



Propagande *(N°5)*

Durant les années précédant la Première Guerre mondiale, les grandes puissances avaient appris à utiliser la presse lors d'une crise internationale afin de faire croire à la population leur propre version des faits. Dès le début de la guerre, en août 1914, la faute de tous les malheurs était attribuée à un ennemi barbare et caricatural. Les informations, sans aucune objectivité, appelaient généralement la population à se mobiliser, à s'engager dans l'armée, à aider l'état à financer la guerre, et incitaient les ressortissants à se montrer solidaires avec leur patrie et ses alliés.





Les réfugiés *(N°6)*

La peur de la violence et de la terreur de la guerre poussa des milliers de personnes à l'exil. À l'apogée du combat, en octobre 1914, un million et demi de Belges, soit un quart de la population, tentent de fuir vers les Pays-Bas, la France ou la Grande-Bretagne. Nombre d'entre eux reviendront peu de temps après, mais la violence et les risques grandissants entraîneront également des flots de réfugiés tardifs. En novembre 1918, environ 600 000 Belges se trouvent toujours à l'étranger. D'autres ont entre-temps cherché un abri dans une petite zone inoccupée de la Belgique. Du côté allemand, de nombreux habitants de la région du front ont été déportés par l'envahisseur vers l'étranger. Les exilés et les déportés étaient non seulement loin de chez eux, mais dépendaient aussi bien souvent de la charité pour pouvoir survivre.

Ypres en ruines *(N°11)*

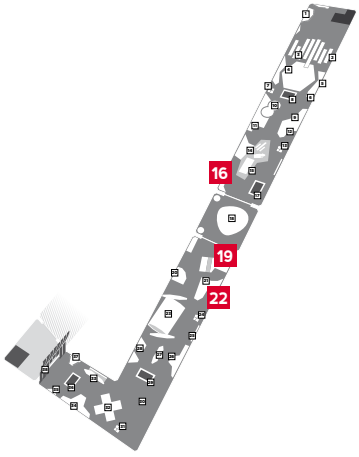
La vieille ville d'Ypres se trouvait au beau milieu d'un front en arc de cercle, un *saillant*. L'horizon était dominé par la Halle aux draps, datant du Moyen Âge, parfait exemple de l'architecture gothique de 1260 à 1304. Dès octobre 1914, Ypres est frappé de plein fouet par l'artillerie allemande, et le 22 novembre 1914, la Halle aux draps et l'église Saint-Martin sont ravagées par les flammes. En mai 1915, les derniers habitants restés sur place sont forcés de quitter leur ville ; Ypres se retrouve totalement livré à la violence militaire. Fin 1917, plus aucune maison et plus aucun arbre ne se dresse dans la ville. Des fragments de la ville d'avant-guerre, récupérés au fil du temps parmi les ruines, sont les derniers témoins d'un riche patrimoine qui a totalement disparu.



Soins médicaux *(N°15)*

Durant les premiers mois de la guerre, les services médicaux étaient complètement dépassés, tant en raison de la nature des blessures qu'en raison du nombre de blessés. Malgré de remarquables améliorations au fil de la guerre, l'amputation restait bien souvent la seule chance de survie. Lorsqu'un soldat était blessé au front, il était emmené au poste de secours le plus proche. Après avoir été soigné, il était transféré vers un poste de bandage, et entamait finalement un voyage douloureux à bord d'une ambulance ou d'un véhicule tiré par des chevaux vers l'hôpital mobile le plus proche. Un cimetière étant bien souvent aménagé à côté des postes de secours et des hôpitaux, les différentes étapes de cette ligne d'évacuation sont encore fréquemment visibles dans le paysage.





Prisonniers de guerre *(N°16)*

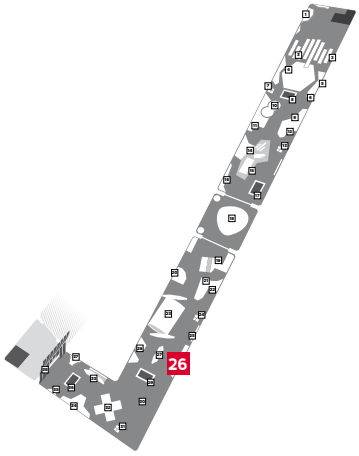
Tous les soldats qui étaient fait prisonniers pendant les affrontements étaient tout d'abord rassemblés dans un enclos entouré de fil de fer barbelé à proximité du champ de bataille. Ils étaient ensuite transférés vers un camp de captivité. Environ 7 millions d'hommes connurent ce sort, soit plus de 10 % des militaires engagés. Tout militaire retrouvé aux Pays-Bas, territoire neutre, était désarmé et interné. La vie dans les baraquements était difficile et monotone. Les prisonniers étaient aussi souvent utilisés comme main-d'œuvre bon marché. C'est ainsi que l'empire allemand fit travailler des prisonniers de guerre italiens et russes derrière le front en Flandre. Du côté des Alliés, les prisonniers de guerre allemands furent placés dans des compagnies de travail jusqu'en 1920, par exemple pour transporter les blessés et nettoyer les décombres.

La guerre des tranchées *(N°19)*

(Remarque : La guerre des tranchées est reprise dans le *Parcours chronologique* mais présente également une vitrine thématique)

Derrière le front *(N°22)*

Au fur et à mesure de l'avancée de la guerre, l'arrière-pays devient de plus en plus parsemé de lignes de chemin de fer, de routes, de dépôts, deterrains d'entraînement, de camps de repos, d'hôpitaux et de terrains d'aviation, tous au service de la guerre industrialisée. Même si les contacts individuels pouvaient être très agréables, la cohabitation entre civils et militaires était souvent très pénible. Lorsque la situation devenait inextricable ou trop dangereuse, la population entière des villes et villages était évacuée. L'occupation allemande de la Belgique et du Nord de la France était brutale. La pression et la terreur augmentaient constamment. Les libertés civiles étaient de plus en plus bridées, les ouvriers étaient mis au travail forcé et les régions occupées étaient systématiquement dévalisées. La survie était de plus en plus difficile.



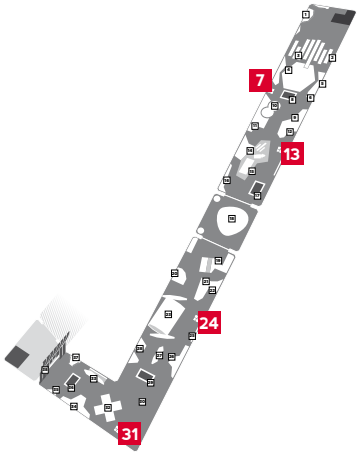
Guerre multiculturelle *(N°26)*

Les soldats et les travailleurs qui formaient le front flamand provenaient de plus de cinquante états actuels. Des empires entiers furent mobilisés, et donc pas seulement les *dominions* (autogérés) qu'étaient le Canada, Terre-Neuve, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud. En octobre 1914 déjà, la Flandre voit débarquer des unités indo-britanniques et des tirailleurs nord- et ouest-africains. Ils furent ensuite rejoints par, entre autres, des unités d'Afrique du Sud, des Caraïbes et même des Îles Fiji. En outre, les troupes coloniales étaient constituées de très nombreuses minorités ethniques, comme des Indiens, des Sikhs et des Maoris. Les dizaines de milliers de travailleurs du *Chinese Labour Corps* furent envoyés en soutien aux Alliés par la jeune république chinoise.



3 Parcours personnel

Le parcours personnel, une scénographie dans laquelle les évènements sont relatés au moyen de plusieurs « petites » histoires personnelles, est fortement mis avant dans le musée In Flanders Fields. Des personnages « iconiques » forment, de quatre façons différentes, une partie importante de la présentation du musée.

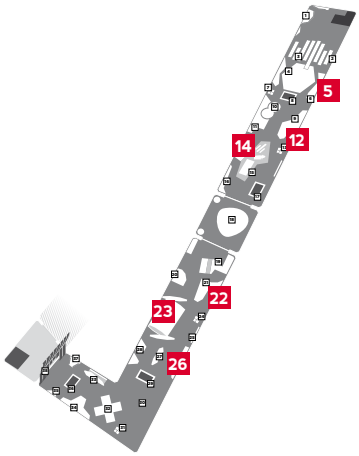


Kiosques de rencontre *(N°7 / 13 / 24 / 31)*

Il s'agit des quatre points de rencontre individuelle pouvant être activés à l'aide du bracelet « poppy ». L'ordinateur calcule une matrice à partir des données que vous avez enregistrées lors de votre inscription. Vous rencontrerez alors (si possible) quelqu'un de votre région, un autre intervenant tenant des propos opposés, et des personnes de différents sexes et âges.

Vous effectuerez vos quatre rencontres dans un ordre chronologique : trois récits durant la guerre (1914, 1915-1916 en 1917-1918) et un dernier datant d'après-guerre, qui ont pour la plupart laissé une trace dans le paysage actuel : dans un cimetière, sur un monument, dans une habitation...





Personnages iconiques

Des acteurs et actrices donnent vie aux personnages historiques que tout le monde aurait dû pouvoir rencontrer. Ils emploient exactement le même langage que leur personnage et regardent le visiteur droit dans les yeux. Ils ne portent pas de déguisement et n'utilisent aucun accessoire ; leurs uniformes sont réels, tout autant que l'objet appartenant au personnage qui se trouve devant l'écran : une photographie, un dessin, une lettre, un journal, un livre ou tout autre objet, qui vient illustrer les récits enregistrés des témoins de l'époque.

Richard Wybouw *(N°5)*, Belgique, raconte sa fuite. Dans la vitrine, vous apercevez la canne qui l'a soutenu pendant tout ce temps. Celle-ci est le dernier témoin tangible de son exil…

La Trêve de Noël *(N°12)* est relatée par 4 personnes qui y étaient. Greg Nottle (UK), Karel Lauwers (B), Maurice Laurentin (FR) et Kurt Zemisch (D) racontent chacun leur propre version des faits. Dans la vitrine, vous découvrirez entre autres une photo de Nottle et un croquis des évènements réalisé par Karel Lauwers.

Le 22 avril 1915, le gaz est pour la première fois de l'histoire utilisé comme arme de destruction massive. Le professeur en chimie et capitaine pionnier allemand Fritz Haber est la personne ayant fait du gaz chlore une arme mortelle. Le pionner privé Willi Siebert (Allemand) était pionnier de première ligne et a prêté main forte à l'ouverture de 6 000 bouteilles de gaz. 2 témoins privilégiés qui livrent chacun leur propre vision des évènements. *(N°14)*

« Il y a au fond de presque chaque personne un côté sombre. La guerre, si glorieuse soit-elle, n'est pas nécessairement un filtre permettant d'épurer l'homme et la nation. Beaucoup vous parleront du côté noble, héroïque et sublime de la guerre. Je dois vous dire ce que j'ai vu, l'autre face, celle de la dévastation. »

Ce sont là les paroles de l'infirmière américaine Ellen Newbold La Motte, qui était en poste à l'Hôpital Chirurgical Mobile N°1 Mary Bordens, à côté de Roesbrugge. Son témoignage s'accompagne de ceux de l'infirmière et ambulancière britannique Enid Bagnold et de l'américain Harvey Cushing, neurochirurgien à la Casualty Clearing Station N°46 à « Mendinghem », Proven. Une confrontation de 17 minutes qui vous donnera une autre opinion de la Troisième bataille d'Ypres. *(N°23)*

Achiel Van Walleghem *(N°22)*, vicaire de Dikkebus, qui prit la fuite en 1916 vers Reningelst, tint un journal de bord durant toute la guerre. Il raconte dans un savoureux dialecte le train-train qui s'est installé derrière le front. Les offensives de 1918 sont incarnées par le pasteur belge Jerôme Verdonck, qui fut sous-lieutenant dans l'armée française et par le soldat britannique Eric Hiscock, auteur de la chanson *« The Bells of Hell go Ting-a-Ling-a-Ling »*. *(N°26)*

Casiers personnels

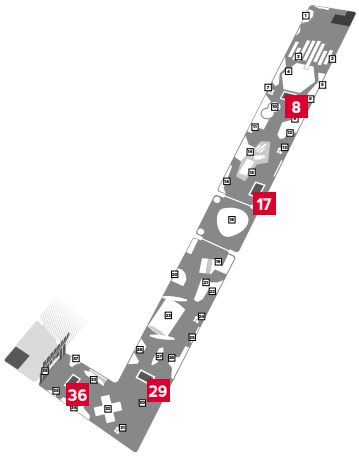
Nos personnages sont présentés au moyen d'objets personnels, qui évoquent pièce par pièce le monde de la guerre. Les casiers contenant ces objets sont répartis dans tout le musée (à la hauteur des n°4, 10, 18-19 et 26). Vous rencontrerez l'officier allemand Rudolf Lange à deux reprises, en 1914 et en 1918. Le soldat et artiste belge Karel Lauwers est présenté dans le cadre du parcours des personnages « iconiques » mais aussi dans le cadre de ces casiers personnels.



Rencontres littéraires

Quiconque témoigne de sa propre expérience pendant la guerre permet aux générations futures d'en tirer des leçons. Cette vérité s'applique particulièrement aux artistes. Les écrivains de cette guerre très littéraire étaient les artistes les plus à même de livrer leurs témoignages. Outre John McCrae, dont le poème *In Flanders Fields* a donné au musée son nom, et Ivor Gurney, qui inspira la façon dont la Troisième bataille d'Ypres prit forme, nous avons également choisi des textes allemands (Stefan Zweig), belges (Cyriel Buysse), français (Jean Giono), britanniques (Siegfried Sassoon) et américains (Mary Borden). Vous retrouverez presque tous ces textes sur les toiles noires fixées aux fenêtres du bâtiment.

4 Parcours méditatif



Murs

Vous trouverez dans le musée quatre murs de réflexion. Ces constructions grises s'élèvent jusqu'au faîte du toit de la Halle aux draps et délimitent l'espace dédié au grand public. Ces murs vous confrontent aux conséquences de la guerre, et ont pour but de pousser le visiteur à la réflexion dans un moment intimiste.

En tant que musée, nous hésitons parfois à exposer des images d'une grande cruauté. En grand, elles inspirent un sentiment de dégoût, comme si elles formaient la pornographie de la violence. Présentées de façon intime, presque de personne à personne, celles-ci invitent à la réflexion.

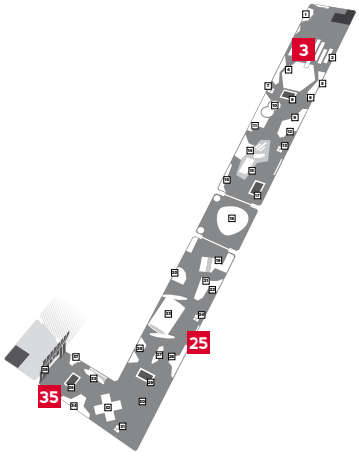
Mur 1 : Les Premiers morts (N°8)
Vottem (Liège), 6 août 1914. Après s'être battues dans le village, les troupes allemandes et belges se replient, les morts et blessés sont abandonnés sur place. Les habitants prennent alors pitié d'eux. Les blessés sont emmenés au couvent, les Belges et les Allemands dans des salles séparées, et les morts sont enterrés dans deux fosses communes. Tous les morts furent photographiés deux par deux afin d'être identifiés ultérieurement. Les 11 photos des morts allemands permettront à la ville de Vottem d'échapper aux représailles allemandes. Les 22 photographies des soldats belges furent presque entièrement identifiées.

Mur 2 : Mort (N°17)
Langemark, Steenstrate, Pilkem, Sint-Juliaan, 23 avril 1915. Le matin suivant l'attaque au gaz, de petits groupes de soldats allemands reçoivent l'ordre d'enterrer les nombreux morts encore présents sur le champ de bataille. Ils font alors des dizaines de photos des victimes du gaz, tant des Allemands que de l'ennemi. Bon nombre de ces clichés seront plus tard revendus, et certains furent même utilisés pour créer des cartes postales.

Mur 3 : Cassées (N°29)
Europe, le monde, 1914 – 1918. La guerre de positions a totalement détruit une large bande de terre de part et d'autre de la ligne de front. La guerre a fait des millions de morts. Mais la destruction a causé encore plus de dégâts physiques et moraux auprès des survivants. La Première Guerre mondiale a vu naître les soins pour estropiés, pour traumatisés psychiques, pour amputés et pour les *Gueules cassées*. Ces mutilés méconnaissables sont devenus le symbole des souffrances infligées par la guerre.

Mur 4 : Les derniers témoins (N°36)
Région du front, 1998 – aujourd'hui. Lors de la construction du terrain industriel le long du canal Ypres-Yser, les archéologues retrouvent chaque semaine des restes humains, au total plus de 200 corps de soldats de la Grande Guerre. Chaque fouille se solde dans la région par la découverte de nouveaux squelettes. Ces misérables restes sont les derniers témoins d'une guerre dont les traces ne disparaîtront jamais…
« Nous tremblons sous le vent froid de novembre, mais surtout en imaginant l'horrible scène que ce dût être, lorsque ses camarades le virent déchiqueté, couvert de sang et de ses viscères », a écrit Koen Koch à propos de l'exhumation du corps britannique n°206, trouvé sur le terrain industriel de Boezinge.





Contre voix

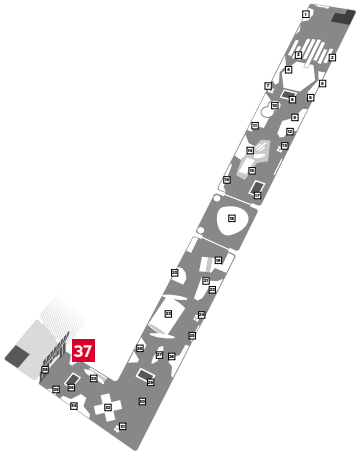
Tout le monde n'a pas accepté sans rien dire « le cours des choses » avant et pendant la Première Guerre mondiale. Trois exemples de ces « désaccords » sont présentés dans le musée.

Contre voix 1 (N°3)
Par peur que cette course au pouvoir mondial et aux armements ne se transforme en grande guerre, de nombreuses personnes plaident pour que la situation prenne une autre tournure. Le dix-neuvième siècle est marqué par un grand mouvement pacifiste qui rassemble chaque année des dizaines de milliers de personnes. L'autrichienne Bertha von Suttner publie en 1889 *Die Waffen Nieder!*, un plaidoyer pour la paix par le désarmement. C'est grâce à elle qu'Alfred Nobel décide de créer le prix Nobel. Elle-même en remporte un en 1905. En 1909 et en 1913, le prix Nobel de la Paix est décerné à deux Belges : Auguste Beernaert et Henri La Fontaine.
L'industriel polonais Jan Bloch démontre dans son œuvre en six tomes *La guerre future* que par une combinaison de tranchées, de fils de fer barbelés et de mitrailleuses, aucune percée ne serait possible sur le champ de bataille. Bloch inspirera le tsar russe, qui organisera en 1899 la première Conférence pour la paix de La Hague et créera le premier musée de la paix afin de montrer au monde les conséquences désastreuses qu'aurait une guerre industrialisée.

Contre voix 2 (N°25)
Le poème « A wooden Cross » de Siegfried Sassoon est dédié à Stephen Gordon Harbord, un ami d'enfance du poète et officier britannique. Avant la guerre, tous deux allaient chasser ensemble. Le capitaine S.G. Harbord, MC, meurt le 14 août 1917 au sein de sa batterie d'artillerie à Wieltje. Il est enterré dans le New Military Cemetery de Vlamertinghe. Sassoon apprend la mort d'Harbord alors qu'il se trouve à l'hôpital de Craiglockhart, où il est traité pour son obusite (une forme de stress post-traumatique) après avoir publiquement protesté contre la poursuite de la guerre. Cette protestation, intitulée « A Soldier's Declaration », s'inspire de pacifistes comme Bertrand Russell et Philip et Lady Ottoline Morrell. Celle-ci fut lue le 30 juillet 1917 par Hastings Lees-Smith à la Chambre des communes britannique et quelques jours après publiée dans The Times.

Contre voix 3 (N°35)
Bon nombre de personnes trouvent la justification officielle des nombreux morts de guerre absurde et grotesque. Un grand renforcement de la collaboration internationale aurait selon elles pu résoudre la situation. Parmi ces détracteurs, on retrouve l'artiste flamand et grand internationaliste et pacifiste Frans Masereel. Durant la guerre, il travaille comme volontaire non rémunéré pour la Croix Rouge à Genève. Il met également ses talents à profit en critiquant avec virulence le comportement des états à l'origine de la guerre. De nombreux écrivains/témoins présents sur place critiquent également les monuments commémoratifs. Sassoon considérait en effet la Porte de Menin comme une « tombe du crime ». Aujourd'hui, Ypres se qualifie de Ville de paix, où les anciens rituels commémoratifs et identitaires s'inscrivent dans la philosophie de la ville qui, comme le monde entier, plaide pour la paix universelle.





Log out *(N°37)*

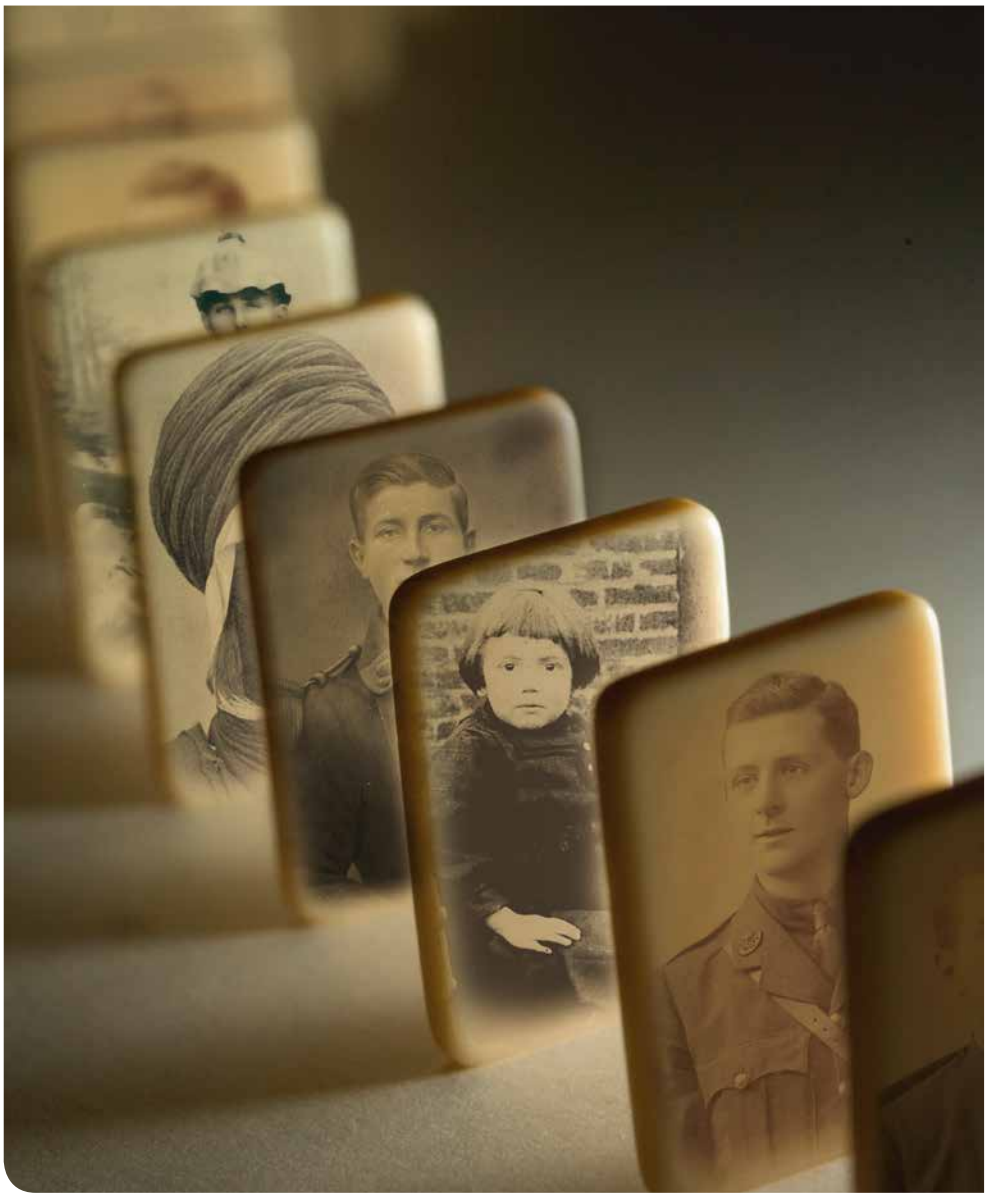
En fonction des quatre rencontres que vous aurez faites dans le musée, l'écran de fermeture de session vous présentera des visites intéressantes dans le Westhoek et/ou plusieurs publications, dont vous pourrez bénéficier immédiatement ou ultérieurement. Ces références pourront être envoyées vers votre adresse email personnelle ou vers un Smartphone.

La Liste des noms

Au cœur du Westhoek, l'IFFM veut être un gardien de l'ancien champ de bataille. C'est pourquoi nous avons établi un registre des victimes pour ce pays en guerre. Une liste dans laquelle il y a de la place pour les civils et les militaires, quelle que soit leur nationalité, pour les anciens amis et les anciens ennemis, pour les Belges qui sont morts dans leur propre pays ou à l'étranger et pour les non-Belges qui sont morts ou ont été mortellement blessés ici et qui meurent ensuite ailleurs.

Leurs noms sont projetés (sur deux murs méditatif n° 7 et n° 36) le jour de leur mort et regroupés au cours des années de guerre.

Pour plus d'informations sur la Liste des noms, rendez-vous sur la page web
http://www.inflandersfields.be/fr/service-pedagogique/liste-de-noms



Ligne de temps
Aperçu historique

Le but de cet aperçu assez extensif est de esquisser la période ou le musée In Flanders Fields peut être situer.

l'Europe au tournant du siècle

Au tournant du siècle, l'Europe connaît une période de croissance explosive.

Les activités industrielles s'intensifient. Les voies ferrées et les bateaux à vapeur facilitent le transport. Les villes explosent. Pour la première fois, les gens volent dans des appareils qui sont plus lourds que l'air et roulent dans des véhicules sans chevaux. Le sport rend les gens en meilleure forme et en meilleure santé. Toutes ces nouvelles idées et découvertes mènent à une croyance euphorique au progrès. Mais en même temps surgit la crainte que les forces de l'ère de la machine ne deviennent incontrôlables et ne se retournent contre l'homme.

Durant la période précédant la Première Guerre mondiale, tous les ingrédients étaient présents pour une course à l'armement: nouvelles technologies et nouveaux matériaux pour un armement plus lourd, trusts industriels aux moyens financiers importants, chefs de gouvernement impérialistes et un accroissement de la population qui permettait l'élargissement des armées.

En 1914, les empereurs et les rois européens étaient au sommet de leur pouvoir. A l'intérieur de leurs frontières, ils contrôlaient souvent des groupes de population de plusieurs nationalités. En dehors de l'Europe, ils exerçaient leur pouvoir colonial sur de nombreux peuples étrangers. Leurs territoires d'outre-mer apportaient prospérité et pouvoir aux Britanniques, aux Français, aux Allemands, aux Belges, aux Néerlandais, aux Portugais et aux Italiens. Cette position de force était néanmoins menacée de plusieurs côtés. Des minorités ethniques défendaient leurs droits: les Irlandais au Royaume-Uni, les Bosniaques en Autriche-Hongrie ....

Les gens étaient fiers de leur peuple, de leur langue, de leur culture et s'opposaient aux envahisseurs étrangers. Les sentiments nationalistes étaient exprimés et chantés sur tous les tons.

Alliances

Au tournant du siècle, l'Europe était le théâtre d'un jeu de pouvoir compliqué. Les grandes puissances changeaient sans cesse d'alliances, de traités, et d'ententes comme des joueurs d'échecs accomplis qui déplacent leurs pions. Le fait que de nombreuses dynasties faisaient partie de la même famille facilitait les choses. Ainsi, le roi britannique était à la fois apparenté à l'empereur allemand et au tsar russe.

Finalement deux grands blocs de pouvoir étaient en opposition: la Triple Alliance et la Triple Entente. La Triple Alliance et la Triple Entente étaient des accords de collaboration militaires. Si deux des six pays entraient en conflit, les quatre autres étaient automatiquement impliqués. Par ces alliances, la recette pour une grande guerre, une guerre mondiale était prête dès 1907.

Outre ces deux grandes alliances, les grandes puissances avaient également conclu des traités à gauche et à droite avec de plus petits pays. Ainsi, la Serbie fut soutenue par la Russie. Une situation dangereuse car la Serbie était un ennemi de l'Autriche-Hongrie. Un conflit entre la Serbie et la double monarchie pourrait donc entraîner la Russie, et ce faisant le reste de l'Europe. La bombe à retardement était enclenchée.

Le monde en dehors de l'Europe ne jouait pas encore de rôle en 1914. L'Afrique et l'Asie étaient presque totalement colonisées par les Etats européens. Les Etats-Unis se tenaient provisoirement à l'écart des querelles de voisinage sur le vieux continent. Ils n'entreraient en guerre qu'en 1917.

Les grandes puissances

Les alliances ne se sont pas créées au hasard. Derrière les alliances de papier, se cachaient des conflits de longue durée et des intérêts contradictoires. La plus grande menace pour l'équilibre de l'Europe était la progression de l'Empire allemand. L'Empire allemand était un jeune Etat en 1914. Pendant des siècles, il s'agissait d'une mosaïque de royaumes, de duchés et de plus petits territoires indépendants. Ce n'est qu'à la fin du 19ème siècle que l'unification allemande est devenue effective sous la direction de la Prusse. En 1871, après une victoire écrasante sur la France, l'Empire allemand a été proclamé. Le nouvel Etat a non seulement connu une énorme croissance de sa population mais il avait également le vent en poupe sur le plan économique. Sur le plan politique, militaire et colonial, il jouait néanmoins toujours un rôle de second plan. C'est du moins ce qu'en pensaient les Allemands eux-mêmes. Sous l'empereur Guillaume II, qui était connu pour son arrogance, cela devait changer. L'Allemagne se battrait pour avoir sa place au soleil. Les autres grandes puissances se sentaient menacées par la croissance de l'Allemagne. La France craignait d'être totalement éclipsée. Elle comptait moins d'habitants - 39 millions de Français contre 65 millions d'Allemands - et l'économie française était également moins forte. La France avait néanmoins ses colonies en Afrique et en Asie. Le pays éprouvait également toujours un fort désir de vengeance pour sa défaite de 1870. La perte de l'Alsace-Lorraine n'était toujours pas acceptée. Au tournant du siècle, la Grande-Bretagne était au sommet de ses capacités. L'Empire britannique régnait sur une grande partie du globe terrestre. La base de cette domination était la puissance maritime britannique. Les Britanniques avaient calculé que leur flotte devait au moins être aussi grande que les deuxième et troisième plus grandes flottes réunies. Lorsque les Allemands ont agrandi leur propre flotte, les Britanniques se sont sentis directement menacés.

Nationalisme

Un deuxième danger, outre l'expansion du pouvoir allemand, était le nationalisme. Les peuples voulaient un propre Etat, les Etats voulaient s'agrandir.

Le nationalisme était surtout un danger pour l'Autriche-Hongrie, l'allier allemand en Europe centrale et dans les Balkans. La double monarchie comptait en effet pas moins de douze groupes ethniques différents. Par ailleurs, les jeunes pays voisins comme la Serbie et la Roumanie jetaient un regard plein de convoitise sur des parties de l'Etat multinational.

Sources de conflit

Le jeu de pouvoir des grandes puissances avait déjà poussé l'Europe au bord de la guerre à plusieurs reprises avant 1914. En 1908, l'Autriche-Hongrie avait annexé la Bosnie-Herzégovine à la grande colère de la Russie et de la Serbie. En 1911, l'Allemagne était en différend avec la France et la Grande-Bretagne à propos du Maroc. En 1912 et 1913, les première et deuxième guerres balkaniques ont fait rage. La Turquie a perdu pratiquement tous ses territoires en Europe mais les grandes puissances ne sont pas encore intervenues.

Une conflagration mondiale éclaterait pourtant durant l'été de 1914. L'étincelle a été allumée dans les Balkans, la 'poudrière de l'Europe'. Un incident à Sarajevo a fait en sorte que le fragile équilibre des forces en Europe s'écroule comme un château de cartes.

Ypres en tant que ville médiévale

La renommée et la prospérité d'Ypres ont atteint un point culminant au Moyen-Âge. Les draperies d'Ypres étaient commercialisées jusqu'en Russie. Le poète anglais Geoffrey Chaucer fait référence, dans ses célèbres Contes de Canterbury, au savoir-faire des tisserands de 'Ipres and Gaunt' (Ypres et Gand).

Le bâtiment original des Halles aux draps, une construction saisissante pour son époque, a été érigé entre 1260 et 1304 et servait en même temps de marché et d'entrepôt pour la laine et le drap. La ville disposait alors d'un port animé et la majeure partie de la laine était véhiculée par bateau. Les bateaux accédaient à la ville via l'Ieperlee (qui est désormais une rivière voûtée) et étaient amarrés juste à côté des Halles aux draps. Il était plus facile de transporter des marchandises sur l'eau que sur route. Les polders flamands étaient en effet gagnés sur la mer et étaient et sont toujours très marécageux.

Pendant tout un temps, Ypres, Gand et Bruges se sont partagés le contrôle sur la région. En 1383, lors de la guerre de Cent Ans, Ypres a cependant été assiégée pendant deux mois par une armée anglaise, soutenue par des troupes de Gand. Les quelques 20.000 habitants ont résisté, mais la ville a été coupée de l'arrivage vital de laine anglaise. Le commerce a subi des dommages irréparables.





Ypres ressemble toujours au centre d'affaires médiéval florissant qu'il était autrefois. Mais aucun bâtiment de la ville ne date d'avant 1918. Pendant la Première Guerre mondiale, Ypres a été dévastée à un point qu'un cavalier pouvait voir à travers la ville. Quelques semaines à peine après l'armistice, les gens sont revenus et ont tenté de rendre leur ville de nouveau habitable. La Cathédrale a été terminée en 1930 et le Beffroi des Halles aux draps a été reconstruit fidèlement en 1934. La reconstruction des Halles aux draps en elles-mêmes ne fut achevée qu'en 1967.

Ypres avant la grande guerre

Avant 1914, Ypres était une ville de province florissante avec un passé glorieux. Avec son Ecole d'équitation et sa caserne d'infanterie, Ypres était une ville de garnison. Grâce à la présence de nombreux officiers, un groupe non négligeable d'Yprois pouvait mener une existence confortable et même relativement mondaine. Le reste des habitants vivait de la production de ruban, de dentelle, de coton et de savon. La ville attirait des touristes qui voulaient surtout visiter les Halles aux draps, le plus grand bâtiment gothique non-religieux d'Europe et un monument qui avait survécu à des siècles de siège et de guerre périodiques.

Pour le reste, il ne se passait pas grand-chose à Ypres avant 1914. La manchette retentissante dans le journal local 'Un coup fatal pour une série d'aubergistes' se rapportait à la suppression proposée de deux jours de congé pendant la période de carnaval. En ce qui concerne la question nationale la plus urgente, la réforme de l'armée de 1913 qui a généralisé le service militaire obligatoire, les notables catholiques semblaient plus préoccupés par l'éventuelle influence néfaste que pouvait avoir la vie de caserne sur l'éducation de leurs fils que par la défense de la patrie.

Le saillant d'Ypres

Pourquoi le nom Ypres - ou 'Wipers', comme les soldats britanniques prononçaient le nom de cette ville - fut-il si tristement célèbre lors de la Première Guerre mondiale? Et qu'était le Saillant d'Ypres? 'Saillant' est un terme militaire venant du français. Il s'agit d'une portion de terrain qui s'avance tellement loin dans les lignes ennemie que l'ennemi peut la traverser en tirant. Pour les défenseurs, il s'agit d'un endroit où une balle peut vous atteindre aussi bien par l'avant que par l'arrière - et aussi par le côté.

Le front d'Ypres constituait un tel saillant, une avancée en arc de cercle vers l'est qui se contractait et se dilatait alternativement lorsque les hostilités quasi ininterrompues se transformaient en une grande bataille, ce qui s'est produit à trois reprises. Le fait que le front avait depuis le début cette forme curieuse vient du fait qu'il coïncidait avec les collines d'Ypres, qui formaient plus ou moins un demi-cercle autour de la ville à partir de Klerken au nord jusque Messines au sud en passant par Passendale, Geluveld et Wijtschate. (Il ne faut d'ailleurs pas confondre cette chaîne de collines autour d'Ypres avec la région vallonnée au sud-ouest d'Ypres qui est appelée, avec un peu d'exagération, la région montagneuse de Flandre occidentale).

On ne voit pas les collines de la ville. Mais à partir des 'sommets', qui ne dépassent d'ailleurs jamais les 85 mètres, vous percevez directement, en cas de temps clair, l'intérêt stratégique de ces collines. En bas se trouve Ypres: une cible impuissante, tout comme l'infanterie qui défendait la ville à partir des tranchées du Saillant et comme l'artillerie un peu plus loin. Au départ, il y avait encore des arbres et des bâtiments pour cacher les troupes et l'artillerie, mais à la fin de 1917, plus aucune maison ni aucun arbre ne tenait encore debout.

Les armées



Royaume-Uni
Le Royaume-Uni était la seule grande puissance à n'avoir qu'une armée de métier. Elle était dès lors relativement petite: même pas 200.000 hommes. Il y avait en outre encore des réservistes, et naturellement la marine. L'armée de terre portait un uniforme kaki.

Tout de suite après l'éclatement de la guerre, des volontaires ont commencé à arriver en masse. En 1916, le service obligatoire a en outre été instauré. De ce fait, il y avait pas moins de 5 millions de soldats britanniques à la fin de la guerre.



Belgique
Les forces militaires allemandes qui ont envahi la Belgique se composaient de pas moins de 850.000 soldats armés de manière moderne et bien entraînés. La Belgique ne pouvait pas faire grand-chose face à cela. Malgré l'instauration du service obligatoire en 1913, l'armée belge ne comptait au total que 200.000 hommes. L'armement était dépassé et insuffisant, il n'y avait pas de plan de défense clair et la formation n'était pas à la hauteur. Les nombreux volontaires de guerre enthousiastes ne pouvaient pas y changer grand-chose.



Allemagne
L'expansion du pouvoir allemand et le nationalisme menaçaient de rompre le fragile équilibre des forces en Europe. La conséquence fut une rapide course aux armements. La plupart des pays agrandirent également sensiblement leur armée. L'Empire allemand avait au total pas moins de 3,8 millions d'hommes sous les armes. Ils portaient un nouvel uniforme, gris-brun. Les réserves allemandes étaient bien mieux formées et armées que les françaises. L'Allemagne disposait également de canons beaucoup plus lourds. Leur flotte était la deuxième plus grande au monde après la britannique. En outre, les Allemands pouvaient faire usage de zeppelins pour effectuer des vols de reconnaissance et des bombardements aériens.



Russie
L'armée russe était la plus grande de toutes. La plupart des soldats étaient néanmoins mal équipés et formés. Les Allemands craignaient pourtant le 'rouleau compresseur russe'.

Mais ils ont immédiatement battu l'ours russe sur le front est dès août 1914. La menace était provisoirement écartée.



Autriche-Hongrie
L'armée d'Autriche-Hongrie était grande, mais elle comptait trop de nationalités différentes. Trois-quarts des soldats n'étaient pas d'origine germanophone. Cela en faisait une armée difficile à commander.



France
La France avait une armée de la même taille que celle de l'Allemagne: 3,8 millions. Les Français utilisaient des canons plus légers que les Allemands. Ils étaient très maniables et rapides mais aussi beaucoup moins puissants. Les soldats portaient toujours leur vieil équipement voyant: une tunique bleue et un pantalon rouge. Il s'agissait de couleurs trop voyantes qui coûteraient la vie à de nombreux soldats.

Le plan von Schlieffen

L'Allemagne était entourée des deux côtés par des ennemis: la France et la Russie qui avaient conclu une alliance militaire en 1893. Cela plaçait l'Allemagne face à un problème épineux: si elle attaquait l'un des deux, elle aurait immédiatement deux adversaires contre elle, et sur deux fronts en même temps de surcroît.

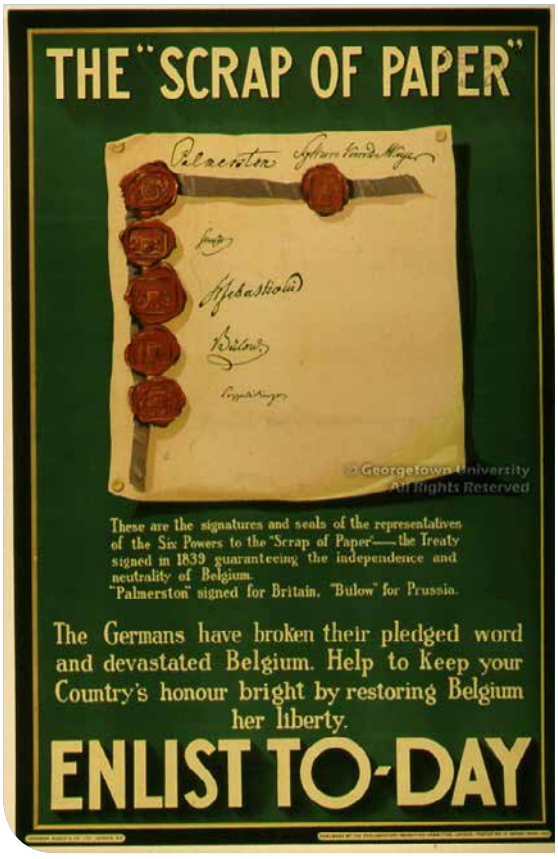
Afin d'éviter une telle guerre sur deux fronts, l'état-major de l'armée allemande avait un plan: le plan Schlieffen, du nom de l'ancien chef d'état-major allemand, le comte Alfred von Schlieffen.
Le plan Schlieffen était entièrement basé sur la rapidité et le timing. Les Allemands ont calculé que la Russie aurait besoin de 6 semaines pour mobiliser son armée. L'Allemagne elle-même n'avait besoin que de 2 semaines, tout comme la France. C'est pourquoi les Allemands ont misé sur une victoire rapide dans les six semaines contre la France. Lorsque les Français seraient battus sur le front ouest, les Allemands pourraient attaquer tranquillement les Russes sur le front est. Du moins, c'était leur intention.

Schlieffen se disait que les Français s'attendraient à une attaque allemande via l'Alsace-Lorraine. Depuis la guerre franco-allemande, lorsque les Allemands avaient conquis la région, la France avait construit une ceinture de forteresses le long de sa nouvelle frontière du côté est. Afin de les contourner, Schlieffen a décidé d'attaquer la France par le nord. La frontière française avec la Belgique n'était pas très protégée. Les Allemands feraient ensuite une percée rapide jusqu'à Paris et ils attaqueraient l'armée française par derrière et l'anéantiraient.

Belgique
Il y avait un gros ennui avec le plan Schlieffen: la Belgique était un pays neutre depuis sa création en 1830. Qui plus est, l'Allemagne était l'un des 'garants': tout comme le Royaume-Uni, la France, l'Autriche et la Russie, elle s'était engagée solennellement à l'époque de protéger en permanence la neutralité belge. Les Allemands ont néanmoins persisté dans le plan Schlieffen. Ils ne se faisaient pas trop de soucis à propos d'une éventuelle résistance en Belgique. Ils pensaient que ce petit pays n'oserait pas s'opposer.

France
La frontière française avec la Belgique était en effet peu protégée. Il y avait plusieurs causes à cette erreur dans la stratégie française. La principale était la doctrine de l' 'offensive à outrance', la croyance en la force de l'attaque à outrance. Pour les stratèges militaires français, l'attaque était noble et honorable, la défense était sournoise et lâche.

Les Français ne pensaient pas non plus que les Allemands violeraient la neutralité de la Belgique, car ils impliqueraient ce faisant l'Angleterre dans le conflit. En outre, le commandant en chef français Joffre pensait qu'une manoeuvre de contournement des Allemands serait d'ailleurs une bonne chose, car ils seraient alors vulnérables au centre. Un général français l'a exprimé comme suit: 'Tant mieux pour nous s'ils atteignent Lille. Nous couperons tout simplement l'armée allemande en deux!'



Mais les Français ne tenaient pas compte de l'emploi de troupes de réserves ennemies. Les Allemands pouvaient ainsi à la fois attaquer à l'ouest et résister au centre.

Lorsque la guerre a finalement éclaté, les Français ont fait exactement ce à quoi les Allemands s'étaient attendus. Ils avaient concentré toutes leurs forces en Alsace-Lorraine et avaient négligé leur frontière du côté nord. En août 1914, les armées allemandes ont ainsi pu rapidement traverser la Belgique et le Nord de la France et progresser vers Paris. Ils chassaient les armées française et britannique devant eux. Il semblait bien que l'Allemagne réduirait à néant la résistance des Alliés dans les six semaines comme prévu.

Un échec

Pourtant, le plan Schlieffen est devenu un fiasco quelques semaines plus tard. Juste avant Paris, le général von Kluck, le commandant de l'armée allemande la plus occidentale, a décidé de s'écarter du plan. Au lieu d'avancer jusqu'à Paris, il a dévié vers le sud-est. De cette manière, il a donné l'opportunité à ses adversaires de se regrouper et de l'attaquer de flanc. C'est ce qui s'est passé lors de la bataille de la Marne, à laquelle 2 millions de soldats ont participé.

Pourquoi les Allemands se sont-ils écartés de leur plan d'origine? Von Kluck craignait-il d'être isolé de son ravitaillement? Ses soldats étaient-ils trop épuisés d'avoir marché pendant des jours? Nous n'en serons jamais sûrs.

Le plan Schlieffen semblait parfait sur papier, mais il s'est irrévocablement enlisé dans le chaos et la confusion des premiers jours de guerre. Tout comme les Français, les Allemands n'avaient pas compris qu'une guerre à cette échelle ne pouvait être maîtrisée par personne.

Après la bataille de la Marne, les Allemands ont dû se replier. Après quelques semaines, les manœuvres des Alliés se sont également enlisées dans la boue du Nord de la France et de la plaine de l'Yser. Une double ligne continue de tranchées fortifiées de la mer du Nord à la frontière suisse a vu le jour. La guerre de mouvement s'était enlisée dans une impasse sanglante, qui durerait quatre ans. Des centaines de milliers de personnes avaient perdu la vie, étaient tombées au champ d'honneur et avaient été assassinées pour cette impasse.

Sarajevo

Bismarck l'avait prédit: l'une ou l'autre bêtise dans les Balkans déclencherait une nouvelle guerre. Il a obtenu raison durant l'été de 1914. Un incident à Sarajevo, la capitale de la Bosnie-Herzégovine, fut l'étincelle qui enflammerait l'Europe.

En 1908, l'Autriche-Hongrie avait annexé la Bosnie-Herzégovine voisine. Depuis lors, les nationalistes serbes et bosniaques couvaient des projets de vengeance.

Le 28 juin 1914, ils ont entrevu une possibilité. Ce jour-là, l'archiduc Franz Ferdinand, le prince héritier d'Autriche-Hongrie, venait en visite à Sarajevo. L'étudiant Gavrilo Princip a abattu à bout portant Franz Ferdinand et son épouse avec un pistolet FN belge.
Princip était membre du mouvement nationaliste Jeune Bosnie. Ce mouvement avait des liens avec la Main Noire, une organisation terroriste obscure serbe. Pour l'Autriche-Hongrie, cela ne faisait donc aucun doute que la Serbie était derrière cet attentat.

Le 23 juillet, Vienne a déclaré la Serbie responsable et lui a posé un ultimatum. La Serbie a accédé à la majorité des exigences autrichiennes, mais Vienne trouvait tout de même cela insuffisant. Le 28 juillet, Vienne a déclaré la guerre à la Serbie. Le lendemain, l'artillerie autrichienne bombardait Belgrade, la capitale serbe. L'Autriche-Hongrie s'est assurée du soutien allemand. Etant donné les engagements mutuels et les alliances, un conflit à grande échelle était inévitable.



Le début

Après l'attentat de Sarajevo, la France a appelé à la mobilisation générale. Les armées furent mises en état d'alerte. Le 2 août, l'armée allemande franchit la frontière avec le Luxembourg. Deux jours plus tard, ils envahirent également la Belgique. Pour la Grande-Bretagne, il s'agissait là d'un motif pour entrer elle aussi en lice contre l'Allemagne. La Première Guerre mondiale avait débuté.

Tout de suite après le déclenchement de la guerre, les Centraux se retrouvèrent à deux. L'Italie, le troisième membre de la Triple Alliance, s'était retirée. Selon les Italiens, les deux alliés avaient en effet eux-mêmes déclenché l'attaque. L'Italie trouvait donc qu'elle n'était pas obligée de leur venir en aide.

Presque immédiatement, en août 1914, l'Allemagne bat l'armée russe. La menace est provisoirement écartée sur le front est.



La Bataille de l'yser

La Belgique était neutre. Aussi bien la France que le Royaume-Uni et l'Empire allemand en étaient garants. Cependant, le 4 août 1914, l'Allemagne viola unilatéralement le traité. Trente-huit divisions des 1ère, 2ème et 3ème armées allemandes (quelques 800.000 hommes) envahirent la Belgique. Ils avaient l'intention d'écraser la petite armée belge de 200.000 hommes et de se diriger ensuite vers le sud pour encercler et battre les Français.

Mais les Belges ne se sont pas si facilement laissés écraser. Alors que le Corps expéditionnaire britannique était en route, les Belges se défendaient avec ténacité. Ils retardèrent ici et là la progression de quelques jours cruciaux et résistèrent pendant deux mois décisifs près d'Anvers. Les Allemands avaient prévu qu'ils conquerraient Paris et battraient les Français dans les 39 jours. Au lieu de cela, les Alliés stoppèrent leur progression début septembre. Aussi bien les Allemands que les Alliés envoyèrent des troupes vers le nord, en direction des ports de la Manche. Les deux forces armées tentaient de se couper mutuellement le passage tout en continuant à progresser.

Entre-temps, les restes de l'armée belge, qui s'était retirée d'Anvers, s'étaient rassemblés sur la rive gauche de l'Yser. Ils y constituaient un front. Le 20 octobre, la 4ème armée allemande se lança à l'assaut. Deux jours plus tard, des éléments d'une division allemande parvinrent à traverser le cours d'eau. Les Belges durent se replier jusque derrière la voie ferrée Nieuport-Dixmude. Près de Dixmude, la moitié des 6.500 fusiliers-marins français envoyés en renfort furent éliminés. La défense tenait bon. Mais pour combien de temps encore?

Le 25 octobre, le roi Albert I, le commandant de l'armée belge, donna l'ordre d'inonder la plaine derrière l'Yser. A l'embouchure à Nieuport, les écluses étaient ouvertes avant chaque marée montante et étaient de nouveau fermées à marée basse. Avec deux marées hautes par jour, plusieurs jours étaient nécessaires pour laisser entrer suffisamment d'eau de mer et éviter qu'elle ne retourne à la mer. Mais, juste au moment où les Allemands étaient sur le point de percer définitivement jusqu'aux ports de la Manche les 29 et 30 octobre, le fleuve et les terres inondées constituaient un obstacle infranchissable. Les Allemands n'avaient plus rien d'autre à faire que de se replier. Malgré des attaques répétées, l'eau a mis le secteur de l'Yser à l'abri pour le reste de la guerre.

La Première bataille d'Ypres

A la mi-octobre 1914, les collines autour d'Ypres, qui se trouvaient à 4 à 8 km du centre de la ville, étaient en possession des Français et des Britanniques. Le 18 octobre, la 7ème division d'infanterie et la 3ème division de cavalerie britanniques reçurent l'ordre de progresser vers l'est et de se placer à côté de la cavalerie française à Roulers. Ils n'y parviendraient jamais. Ils ne se rendaient pas compte de l'ampleur avec laquelle ils seraient eux-mêmes attaqués.

Deux jours plus tard, c'était les Allemands qui occupaient les collines. Ils s'étaient également emparés de Passendale, qu'ils n'abandonneraient plus pendant trois ans. Le lendemain, le 21 octobre 1914, ils lancèrent leur attaque sur la ville. La Première bataille d'Ypres avait débuté. A Langemark, des soldats de carrière chevronnés de la 1ère division britannique faisaient face à une multitude de réservistes et volontaires allemands, le plus souvent des élèves-officiers et des universitaires qui avaient à peine six semaines de formation militaire derrière eux. Au moins 3.000 d'entre eux ne survivraient pas à l'attaque. Un grand nombre d'entre eux sont enterrés dans le Studentenfriedhof, le cimetière militaire allemand à Langemark.

Malgré leurs pertes, les Allemands repoussèrent encore les Alliés. Le 31 octobre, ils avaient conquis Geluveld et ils avaient presque enfoncé les lignes britanniques sur la Meenseweg. Le jour suivant, ils s'emparaient de la crête des collines de Messines et Wijtschate, tandis que les Britanniques reconquéraient Geluveld. Le sort d'Ypres ne tenait qu'à un fil. Les 11 et 12 novembre, les Allemands occupaient Sint-Elooi. Le Corps expéditionnaire britannique professionnel était entre-temps presque entièrement anéanti. Les cuisiniers, les fourriers, les signaleurs et autres combattants étaient envoyés à la ligne de feu, avec ou sans armes.

Mais les attaques allemandes étaient moins vives, et les deux camps cessèrent rapidement la bataille par épuisement. C'était la fin de la Première bataille d'Ypres et le début de la guerre des tranchées - et de l'hiver. Afin d'éviter que les Alliés ne se mettent à l'abri à Ypres, les Allemands attaquaient sans cesse la ville. Le 22 novembre, ils firent feu sur les Halles aux draps et tout le centre de la ville. Le Saillant était entre-temps réduit de moitié par rapport au début et quelques 100.000 hommes étaient déjà tombés au champ d'honneur. Et au moins 400.000 autres y laisseraient leur vie pendant les trois années suivantes.

La Trêve de Noël

A partir du tout début de la guerre des tranchées, en novembre 1914, il y avait des signes d'accords tacites. A divers endroits, des soldats des deux camps faisaient mention dans leurs écrits d'interruptions dans les combats, surtout vers l'heure du déjeuner et le soir, lorsque les rations étaient apportées à la ligne de front.

Depuis les guerres napoléoniennes, il avait été question dans presque toutes les grandes campagnes de trêves informelles. Néanmoins, le degré de fraternisation entre les troupes britanniques et allemandes lors des jours de Noël de 1914 était étonnamment élevé. Les rapports aussi bien des officiers que des simples soldats laissent supposer qu'au moins deux tiers de secteur britannique était impliqué. Chez les Français et les Belges, ce n'était pas bien différent.



La veillée de Noël était une belle nuit glaciale, éclairée par la lune, qui fut encore plus belle lorsque les Allemands firent brûler des bougies sur de petits sapins et les plantèrent en hauteur sur le talus. 'Comme un feu de rampe dans un théâtre', écrivit un soldat britannique. On chantait des chants de Noël ('je pense que nous chantions de manière moins harmonieuse que les Allemands'). Ensuite, on entendait crier ici et là: 'Hallo, Tommy!' 'Hello, Fritz!' Les 'ennemis' s'aventuraient prudemment dans le no man's land, se serraient la main, se donnaient du feu et échangeaient des cadeaux: des saucisses et des cigares allemands, du hochepot en conserve, du tabac, des photos de famille et des journaux londoniens.

La trêve a duré au moins jusqu'à la fin du deuxième jour de Noël. A certains endroits, elle s'est prolongée jusqu'au nouvel an et même durant une bonne partie du mois de janvier. Mais dans d'autres secteurs, la guerre poursuivait tout simplement son cours. La situation pouvait être différente 200 mètres plus loin, en fonction de l'attitude d'un chef de bataillon. Partout où il y avait une trêve, les deux camps profitaient de l'occasion pour enterrer leurs morts et améliorer leurs tranchées.

Dilemmes
Pendant la trêve de Noël, les soldats rencontraient des 'ennemis' qui, tout comme eux, voulaient oublier les horreurs des quatre premiers mois de guerre. Winston Churchill, qui avait 39 ans à l'époque et qui était First Lord of the Admiralty (c'est-à-dire ministre britannique de la Marine), avait été reporter pendant la guerre des Boers en Afrique du Sud et connaissait donc le dilemme auquel les soldats étaient confrontés. En novembre 1914, il écrivit à sa femme : 'Je me demande ce qu'il se passerait si les armées déposaient tout à coup les armes en même temps et disaient qu'il fallait trouver une autre manière de régler les différends!'

Pour beaucoup d'autres, il n'y avait absolument pas de dilemme. Le lieutenant Tyrell, qui était attaché en tant que médecin au 2ème bataillon Lancashire Fusiliers, écrivit dans son journal: 'Jeudi 24, veille de Noël. Ici, ce n'est pas la paix! Grondements de canons autour de Ploegsteert et de Messines.' D'autres encore se trouvaient face à un choix moral, même si ce ne fut que temporaire. Le général de brigade Count Edward Gleichen, le commandant de la 15ème Brigade d'infanterie britannique pendant la trêve de Noël, écrivit plus tard: 'Que devaient faire nos hommes lorsque des soldats allemands sortirent de leurs tranchées et se dirigèrent désarmés de notre côté, avec des cigares et des vœux pour Noël? Tirer? On ne tire pas sur des hommes désarmés.'

Il n'y avait pas de doute parmi les dirigeants des diverses églises chrétiennes. Ils étaient tous convaincus que leur camp menait une guerre légitime. Mais pour un homme comme l'artiste flamand, l'internationaliste et le pacifiste qu'était Frans Masereel, le concept 'guerre légitime' était aussi absurde que grotesque. Masereel travaillait comme volontaire bénévole pour la Croix Rouge à Genève, où il triait le courrier pour les prisonniers de guerre. Par la suite, il y utilisa ses talents artistiques pour critiquer sévèrement le comportement de toutes les nations belligérantes. Ses gravures sur bois et ses dessins paraissaient tout d'abord dans Les Tablettes, un mensuel opposé à la guerre, et par la suite dans le journal La Feuille. Masereel arrivait le plus souvent à 11 heures du soir, deux heures avant que le journal ne parte chez l'imprimeur, il choisissait un sujet et le transformait sur place en un dessin. Il devait donc être réussi du premier coup: on n'avait pas le temps de faire des modifications.

Mais la guerre se prolongeait. Les commandants craignaient que la vie monotone dans les tranchées ne puisse de nouveau mener à la philosophie du 'vivre et laisser vivre' qui avait inspiré la trêve de Noël. C'est pour cette raison qu'ils ont donné l'ordre aux officiers de base d''encourager l'attitude offensive des troupes à l'aide de tous les moyens disponibles, même s'ils étaient sur la défensive'.

La guerre de positions

Au front

La vie dans les tranchées
De tous les faits d'armes de la Première Guerre mondiale, ce sont les batailles meurtrières - Verdun, la Somme, Passendaele - qui frappent le plus l'imagination. Et pourtant, le mot 'bataille' n'est que rarement mentionné dans les mémoires et les témoignages. Ce qui est resté dans la mémoire des gens, c'est la vie dans les tranchées: l'ennui, le froid, la boue, les animaux nuisibles, la misère ... et, malgré tout, l'aventure et l'amitié.

Boue
Le plus grand fléau dans les tranchées était le mauvais temps. Une averse transformait les terres cultivables grasses et fertiles en un gigantesque bourbier. Des trous d'obus profonds de plusieurs mètres se remplissaient de boue, qui aspirait inéluctablement les hommes, les canons et même des attelages entiers de chevaux vers le bas. Les tranchées devaient dès lors être constamment entretenues. Parfois, on ne pouvait même plus distinguer de tranchées. 'Boue et boche' étaient les pires adversaires du commandant en chef français Foch.





Froid
Outre la boue, il y avait aussi le froid. Lors de l'hiver de 1917, il a fait moins 20 degrés près d'Ypres. Quoi que vous portiez, le froid passait au travers. On pouvait à peine bouger, allumer un feu était exclu. C'était surtout pénible pour celui qui était de garde lors des interminables nuits hivernales. Celui qui se tenait trop longtemps debout dans les tranchées humides et froides, attrapait des 'pieds de tranchées': des pieds bleus, inertes avec sous peu des inflammations.

Rats et poux
Les rats foisonnaient dans et autour des tranchées. Ils rongeaient non seulement la maigre nourriture des soldats, mais aussi les nombreux corps non enterrés dans le no man's land. Dans le roman 'Im Westen Nichts Neues', Erich Maria Remarque les appelle des 'rats de cadavre':

'Ils mangent le pain de tout le monde. Kropp enroule le sien dans la toile de sa tente et le met sous sa tête, mais il ne parvient pas à dormir car les rats passent sur son visage pour pouvoir accéder à son pain.'

Les poux étaient également un véritable fléau. Dans les tranchées, où l'hygiène n'était pas très présente, personne n'y échappait. Les poux peuvent survivre pendant plusieurs jours sans sang et sont très résistants au froid. Certains hommes en avaient littéralement des centaines sur tout leur corps. Mais retirer les poux trompait l'ennui et était une véritable occupation sociale.

Problèmes mentaux
Les soldats n'avaient pas que des problèmes physiques, la vie dans les tranchées était également pénible d'un point de vue mental. Le sentiment prédominant était l'ennui.

Il y avait par ailleurs la peur de la mort. Les obus et les tireurs d'élite faisaient quotidiennement des victimes. En outre, les soldats se trouvaient littéralement face à face avec la mort. Les corps dans le no man's land ne pouvaient pas toujours être enterrés, si bien qu'ils étaient parfois en train de se décomposer tout près des positions...

Le manque de sommeil, l'impuissance exaspérante et la confrontation constante avec la mort et la mutilation étaient à l'origine d'une grande lassitude. Selon le journal du front, L'Echo des tranchées-ville, chaque soldat connaissait le tristement célèbre 'cafard'. 'Il s'agit d'une faiblesse morale qui s'empare de vous. Tout est noir. Vous en avez marre de vivre ...'

Certains soldats devenaient littéralement fous. Le commandement de l'armée n'a pas rapidement pris de tels cas au sérieux mais, durant les dernières années de la guerre, un grand nombre de militaires était traité pour des raisons psychiques.

Consolation
Mais la vie dans les tranchées n'était pas faite que de misère. Jour après jour, les hommes attendaient avec impatience l'arrivée des rations, même si la nourriture était souvent mauvaise et monotone. Un repas qui était apporté en retard ou pas du tout était l'une des choses qui les agaçaient et les révoltaient le plus.

Les cigarettes constituaient également une consolation. Les années ayant précédé la guerre, la cigarette était devenue extrêmement populaire dans toutes les couches de la population. Le tabac et les cigarettes étaient très bon marché par rapport à aujourd'hui.

Des chats ou d'autres animaux domestiques, provenant le plus souvent d'exploitations agricoles abandonnées, étaient dorlotés par les militaires. Les hommes étaient également très attachés aux nombreuses bêtes de trait et de somme de l'armée: des mulets, mais surtout des chevaux. Tout comme les hommes, des milliers de chevaux furent victimes d'obus, de boulets, de maladies et d'épuisement. De nombreux soldats restaient en apparence impassibles face aux gémissements de collègues blessés, mais même le plus endurci des vétérans éprouvait des difficultés lorsqu'il voyait mourir un cheval.

Aussi étrange que cela puisse paraître, de nombreux anciens combattants avaient également de bons souvenirs de leurs années passées en tant que soldat. Et ce n'était pas uniquement le cas de ceux qui glorifiaient par la suite l'expérience violente du front, comme le caporal allemand Adolf Hitler. Le but commun et le danger partagé créaient dans les tranchées une ambiance d'amitié, à laquelle beaucoup repenseraient plus tard avec mélancolie.

Les batailles

Des milliers de soldats laissaient leur vie dans presque tous les combats ou batailles de la Première Guerre mondiale, tout cela pour un gain de terrain incertain de quelques centaines de mètres.

Chaque combat commençait par un tir de barrage. L'artillerie, qui se trouvait bien derrière sa propre ligne de front, tentait de pilonner les tranchées ennemies à l'aide de canons lourds. Un tel bombardement pouvait durer pendant des heures et faisait un bruit assourdissant ¬ si le vent soufflait du bon côté, on pouvait entendre de Londres les canons qui tonnaient à Ypres.

Après le tir de barrage, il y avait l'assaut. A un signal convenu à l'avance, des milliers de soldats sortaient en même temps de leurs tranchées. Une deuxième vague venait juste derrière eux, puis une troisième et ainsi de suite.

Sur papier, cela paraissait simple. Tout d'abord, le tir de barrage éliminait les défenseurs. Ensuite, les attaquants devaient traverser le no man's land, se débarrasser de ce qu'il restait de résistance et prendre les positions de l'ennemi.

Mais dans la pratique, c'était le plus souvent différent. Le tir de barrage faisait souvent beaucoup de ravages, mais les défenseurs parvenaient tout de même à survivre aux bombardements en se terrant profondément dans le sol. Lorsque l'attaque éclatait, ils se précipitaient vers le haut et commençaient à tirer.

De nombreux hommes étaient déjà touchés après quelques mètres par une balle, un éclat de bombe ou un éclat d'obus. Beaucoup périssaient, d'autres étaient grièvement blessés. S'ils ne pouvaient pas rejoindre leurs propres tranchées, ils devaient attendre de l'aide. Si cette aide ne venait pas, ils ne pouvaient qu'attendre la mort.









Les tranchées étaient protégées par d'épais rouleaux ou des réseaux de barbelés. Le plus souvent, ceux-ci n'étaient pas suffisamment détruits. Les attaquants étaient alors coincés et étaient inéluctablement abattus à partir des tranchées.

Les soldats qui parvenaient tout de même à traverser le no man's land ne savaient souvent pas ce qu'ils devaient faire. Sur le champ de bataille, chaque pas en dehors de l'abri d'une tranchée ou d'un trou d'obus pouvait être le dernier. Il était presque impossible de communiquer ou de transmettre des ordres pendant les combats. Le téléphone n'apportait pas non plus de solution car les lignes de téléphone s'arrêtaient là où le no man's land commençait.

Lorsque le soir tombait, c'était l'heure de mesurer le gain de terrain et de compter les survivants. On vérifiait le nombre de tués et de blessés. Le premier chiffre était souvent inférieur à ce que l'on avait pensé, le deuxième souvent supérieur. Le 1er juillet 1916, le premier jour de la Bataille de la Somme, les Britanniques comptaient par exemple 21.000 morts et deux fois plus de blessés encore.

Sur certains champs de bataille, des dizaines d'hommes périssaient pour chaque mètre carré de gain de terrain. Avec leurs mitrailleuses et leurs canons, les défenseurs avaient en effet toujours l'avantage. Les généraux en tenaient même compte: ils partaient du principe que s'ils envoyaient suffisamment de soldats vers l'avant, il y en aurait toujours quelques uns qui parviendraient de l'autre côté. Des dizaines de milliers de soldats ont payé cette tactique de leur vie ...

Le no man's land

Qu'était le no man's land? Il s'agissait de la bande comprise entre les tranchées les plus avancées des armées ennemies. Le no man's land constituait un ruban sur tout le front ouest. Sa largeur variait entre près de 1.000 et à peine 50 mètres. Il était renforcé par des barbelés; il y avait ici et là des arbres brisés par des impacts d'obus. Il y avait plein de rats, qui vivaient des corps des soldats et des carcasses de chevaux en décomposition. Il était parsemé de trous d'obus, qui se remplissaient d'eau lorsqu'il pleuvait. Les soldats y tombaient et se noyaient. En Flandre, ils étouffaient dans la boue dans laquelle ils s'enfonçaient sous le poids de leur équipement.

Parfois, au lieu d'une attaque directe, l'infanterie devait se faufiler dans le no man's land et attendre le signal pour une grande attaque. Chaque nuit, des patrouilles traversaient pour aller en reconnaissance ou pour tuer l'ennemi par surprise ou le faire prisonnier. Une patrouille qui était prise sous la lumière d'une fusée était éliminée à l'aide de mitrailleuses. D'après Ernst Jünger, un officier allemand de l'époque, le bruit d'un bombardement d'artillerie nocturne continu était tellement décontenançant que certains hommes en oubliaient leur propre nom ou n'étaient même plus capables de compter jusqu'à trois. Mais de jour, le silence n'était parfois rompu que par la détonation sèche du fusil d'un tireur d'élite.







Armes

Jusqu'au début du dix-neuvième siècle, les armes étaient fabriquées par des artisans spécialisés et les batailles été livrées entre de petites armées. La guerre, c'était des coups tactiques expérimentés, de l'improvisation osée et des actes individuels d'héroïsme. Mais à la fin de ce même siècle, l'industrie de l'armement produisait des mitrailleuses par milliers et, comme on peut le lire dans un rapport de la Bataille de Verdun, '... trois hommes et une mitrailleuse pouvaient retenir tout un bataillon de héros'. Le caractère de la guerre avait définitivement et fondamentalement changé. Les armes étaient désormais plus importantes que les soldats. Et plus simples en outre: pour manier une mitrailleuse, vous n'aviez pas besoin de posséder les aptitudes nécessaires pour tirer rapidement des coups de feu.

En août 1914, personne n'en avait réellement pris conscience. Ils l'ont seulement compris, du moins les soldats les plus intelligents du front, lorsque les Allemands se sont terrés vers la fin de la guerre pour défendre le territoire conquis. Quelle que soit la force avec laquelle les Alliés tentaient de percer les lignes allemandes, ils étaient stoppés par des mitrailleuses et étaient mis en lambeaux par l'artillerie allemande: les 'nouvelles' et les 'anciennes' armes. Les défenseurs avaient tous les atouts en mains.

Lors de la Première Guerre mondiale, la portée de l'artillerie était plus grande que jamais auparavant (plus de 20 kilomètres pour les plus gros obusiers), si bien que les batteries pouvaient se tenir bien derrière les lignes, hors de la vue de l'ennemi. Grâce aux projectiles toujours plus modernes et à la meilleure maîtrise du recul, les canons pouvaient désormais également tirer rapidement et tout de même avec précision, du moins s'ils se trouvaient sur une base solide. A partir de 1917, la tactique de l'artillerie s'était également beaucoup améliorée, avec cinq ou six barrages successifs de projectiles, qui glissaient lentement vers l'avant lors d'une attaque et étaient suivis par l'infanterie qui progressait.

Cependant, aucun des deux camps n'avait une nette avance en ce qui concerne l'armement, même pas pour les mitrailleuses. Ils avaient donc recours à de nouvelles inventions afin de sortir de l'impasse. Ils se défendaient avec d'énormes quantités de barbelés - obstacles qui étaient pratiquement infranchissables avant l'arrivée des tanks - et avec des blockhaus en béton. Ils s'attaquaient mutuellement à l'aide de gaz asphyxiants, de lance-flammes, de bombes, de tanks et de grenades à main (la grenade à main était pour la Première Guerre mondiale ce que la baïonnette avait été pour la Bataille de Waterloo). Ils creusaient des galeries sous les positions ennemies et les remplissaient d'explosifs lourds.

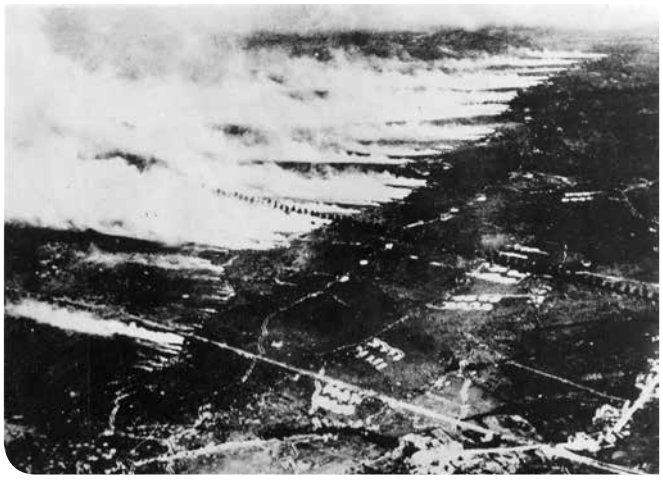
Gaz

Le 22 avril 1915, le gaz asphyxiant mortel a été utilisé pour la première fois dans l'histoire près de Steenstraat, entre Ypres et Dixmude. Un nuage jaune-vert s'est lentement dirigé vers les tranchées des Alliés. Les Français et les Canadiens en prirent leur paquet.

Les Allemands conserveraient leur avance précoce concernant les armes chimiques pendant le reste de la guerre. De grandes entreprises comme Bayer et Badische Anilin produisaient sans cesse des gaz encore plus mortels et efficaces.

Au départ, le gaz provenait de grands cylindres, dont vous deviez simplement ouvrir le robinet. Par la suite, des obus à gaz ont été mis au point.

Le gaz était mortel mais heureusement très difficile à utiliser. Le plus important était que le vent souffle du bon côté. Sinon, le gaz restait sur place ou, pis encore, revenait vers vos propres rangs. En ce qui concerne le vent, les Allemands étaient dans une position désavantageuse: ils se trouvaient du côté est du front alors que le vent venait le plus souvent de l'ouest.













A Steenstraat, les Allemands utilisèrent du gaz chlorhydrique. En décembre 1915, ils employèrent du phosgène, qui était beaucoup plus dangereux. Le gaz moutarde (ou ypérite, ainsi nommé d'après la ville d'Ypres) fit son entrée au front en juillet 1917. Le but n'était pas de tuer mais de rendre les soldats inaptes au combat pour une longue durée.

Les masques à gaz constituaient l'unique protection contre les gaz asphyxiants. Quelques semaines seulement après la première attaque au gaz, les Britanniques avaient déjà une sorte de masque primitif. Mais ce n'est qu'en 1917 qu'ils mirent au point un masque à gaz qui était tout à fait sûr sauf contre le gaz moutarde, car il s'infiltrait également dans le corps à travers la peau. Plus de 90 pour cent des victimes pouvaient revenir au front après une attaque au gaz. Mais beaucoup souffriraient de troubles respiratoires pour le reste de leur vie. Et l'angoisse persistait elle aussi...

L'assistance médicale

Une guerre à échelle industrielle faisait de nombreuses victimes. En théorie, les Alliés y étaient préparés, mais dans la pratique c'était très différent. Deux tiers des soldats belges qui périrent dans la Bataille de l'Yser, trouvèrent la mort près des gares de Dunkerque et de Calais, où ils avaient attendu pendant des jours couchés en rangs des soins qui ne sont jamais arrivés. Et sans l'assistance d'unités d'ambulanciers volontaires, encore plus de soldats belges et français auraient perdu la vie.

Durant les premiers mois de guerre, les services médicaux des deux camps furent complètement dépassés, aussi bien par la nature des blessures que par le nombre de blessés. Sur le front ouest, la guerre était menée sur des terres cultivables fertiles, très amendées. Les impuretés et les bactéries s'infiltraient dans les blessures, qui commençaient de ce fait à pourrir, se remplissaient de gaz et enflaient. C'était la redoutée gangrène du gaz, une affection qui n'avait rien à voir avec les attaques au gaz mais qui a coûté la vie à bien plus d'hommes, même s'ils n'étaient que légèrement blessés. Les antibiotiques n'existaient pas encore à l'époque et les désinfectants mis au point pendant la guerre n'étaient pas efficaces. Le meilleur traitement était d'enlever le plus rapidement possible le tissu corporel touché.

Lorsqu'un soldat était blessé au front, il était emmené au poste de secours ('aid-post', 'hulppost', 'Verbandplatz') le plus proche, qui ne se trouvait généralement pas très loin de la ligne de front la plus avancée. Après avoir reçu les premiers soins, il se dirigeait à pied vers un autre poste de secours avancé ou il y était emmené afin qu'on lui fasse une piqûre contre le tétanos. Ensuite, un trajet pénible dans une ambulance ou dans un véhicule tiré par des chevaux l'emmenait vers l'hôpital mobile le plus proche, appelé CCS (casualty clearing station) en anglais, veldhospitaal en néerlandais et Feldlazarett en allemand.

Certains de ces hôpitaux mobiles se trouvaient dans des bâtiments que l'armée s'était appropriée. La plupart étaient néanmoins des villages de tentes aux abords des artères ferroviaires, afin que les blessés puissent y être facilement transportés et en repartir. Mais les trains qui véhiculaient les blessés - les tapis roulants de cette guerre industrialisée - transportaient également, sur le chemin du retour vers le front, des munitions et des troupes fraîches. Les munitions étaient stockées à proximité des artères ferroviaires et constituaient donc une cible idéale pour l'artillerie ennemie. Les hôpitaux mobiles peu solides dans les environs en faisaient donc également les frais.

De nombreux blessés mouraient avant de pouvoir atteindre un hôpital mobile. D'autres mouraient à l'extérieur sur des brancards en attendant qu'un lit se libère. Les soldats britanniques qui pouvaient être sauvés, étaient transportés en train, après quelques arrêts dans des postes de secours et des hôpitaux mobiles, vers l'un des hôpitaux de base sûrs près de la côte. Celui qui n'avait pas de chance était renvoyé au front après avoir reçu des soins. Mais tout soldat britannique espérait ardemment avoir une 'Blighty wound': une blessure qui était suffisamment grave pour être transporté vers l'Angleterre dans le navire-hôpital mais qui n'était pas assez grave pour causer un handicap permanent au soldat blessé en question (le surnom 'Blighty' pour l'Angleterre provenait des soldats qui avaient séjourné aux Indes anglaises; en Hindi, bilayati veut dire 'un endroit à une certaine distance').









Derriere le front

Une population hétéroclite

Outre les nombreux soldats en cantonnement, il y avait beaucoup d'autres militaires qui étaient actifs derrière le front, comme les troupes de transport et les divers corps de travail. Ils devaient apporter du matériel et des munitions et effectuer toutes sortes de travaux, comme des travaux routiers. L'un d'entre eux était le Chinese Labour Corps, composé d'ouvriers provenant de la région Wei-hai-Wei louée par les Britanniques. Divers gros hôpitaux mobiles se trouvaient également derrière le front. Souvent, quelques gros cimetières militaires nous le rappellent aujourd'hui. De nombreux quartiers généraux se trouvaient également derrière le front.

Beaucoup de femmes travaillaient derrière le front, généralement de jeunes réfugiées belges. Elles étaient infirmières, lavaient et épouillaient les uniformes ou gagnaient leur vie dans des cafés, des restaurants ou des bordels. De nombreuses femmes travaillaient également indirectement pour l'armée, par exemple dans des armureries. Partout, les femmes prenaient la place des hommes qui combattaient au front.
Un groupe à part derrière le front était constitué par les prisonniers de guerre: des militaires qui avaient

été faits prisonniers ou qui s'étaient rendus à l'ennemi. Une telle reddition était relativement risquée car le moindre mouvement suspect vous valait une balle. Celui qui parvenait malgré tout à se rendre était le plus souvent relativement bien traité. Les prisonniers de guerre étaient transportés vers des camps et engagés pour effectuer des tâches derrière le front. La propagande des deux côtés tentait d'ailleurs continuellement de pousser les ennemis à se rendre.

Censure et propagande
Les autorités estimaient que les mauvaises nouvelles ne pouvaient que mener au découragement. C'est pourquoi la presse a été sévèrement censurée. Le public était donc à peine tenu au courant de ce qu'il se passait au front. Tout le monde ne s'est pas soumis à cela. Ainsi, l'hebdomadaire satirique Le Canard enchaîné a été fondé à Paris. Le fondateur Maurice Maréchal affirmait ainsi d'un ton moqueur: 'Tout le monde sait que la presse française communique sans exception des informations entièrement correctes à ses lecteurs. Eh bien, le public en a assez. Il veut des informations incorrectes pour changer. Et il va en avoir.

Dans les deux camps, les histoires les plus fantaisistes circulaient à propos de l'ennemi. Au début de la guerre, la presse alliée accusait les Huns, comme elle appelait les Allemands, de couper les mains d'enfants belges. De leur côté, les Allemands pensaient que des citoyens belges tiraient de leurs maisons dans le dos des soldats allemands.

Toutes les lettres du front vers la famille et inversement étaient également sévèrement censurées. Surtout les mentions de noms de lieux au front étaient strictement interdites. La censure était parfois rude: les passages refusés étaient sans mot dire découpés ou brûlés afin de les faire disparaître de la lettre. De nombreux trucs étaient utilisés pour éviter la censure: ainsi, certaines lettres pouvaient être soulignées dans la lettre. Ensemble, elles constituaient le nom de l'endroit où se trouvait l'expéditeur

Poperinge et Roulers
Si les soldats avaient de la chance, il y avait une petite ville dans les environs de leur camp ou de leur cantonnement. Ils s'y rendaient pour manger, boire, acheter des cigarettes, rencontrer des femmes et acheter des souvenirs. Avec leur maigre solde - un fantassin britannique recevait un shilling par jour, et un poilu belge ne recevait lui aussi qu'une fraction de ce que gagnait un ouvrier - les soldats tentaient de s'amuser le plus possible.

Pour les alliés, Poperinge était le principal et le plus proche centre de divertissement. Les Allemands allaient principalement à Roulers, mais aussi à Ostende et à Gand. Dans des endroits comme Poperinge et Roulers, la prostitution était en plein essor. Les bordels n'étaient le plus souvent pas très hygiéniques, le risque de maladies vénériennes était donc grand. Les soldats qui en étaient victime étaient facilement inaptes au combat pour un mois. Le commandement de l'armée tentait de s'attaquer au problème à l'aide de lourdes peines pour celui qui tombait malade, d'inspections des parties génitales et de bordels de l'armée officiels.

On pensait également au bien-être spirituel des militaires. La plupart des soldats étaient croyants, et chaque armée avait des aumôniers à son service. En outre, de nombreuses organisations privées étaient également actives. Du côté britannique, la Talbot House à Poperinge est surtout restée connue. Talbot House, ou en abrégé Toc H, était une sorte de club pour les militaires. Les officiers et les simples soldats y étaient traités sur un pied d'égalité, ce qui était tout à fait exceptionnel. Des messes étaient célébrées dans la chapelle du grenier, souvent pour des soldats qui devaient se rendre au combat le lendemain.

La famille
Lors de la Première Guerre mondiale, ce n'était pas seulement des armées mais bien des nations toutes entières qui s'affrontaient. La guerre dévorait tellement d'armes et d'hommes que même ceux qui étaient restés à la maison devaient se battre, avec leurs propres moyens bien sûr. Toute la main-d'œuvre disponible fut employée dans l'industrie de l'armement afin de produire les quantités énormes d'armes et de munitions. En 1914, 50 000 personnes travaillaient dans les armureries en France et en 1918, leur nombre était déjà de 1,7 million. Toute l'économie était placée sous le signe de la guerre.





L'absence de centaines de milliers de jeunes hommes avait également des conséquences sociales profondes. Leur place sur le terrain et dans les usines était souvent prise par des femmes. Ce n'est pas étonnant que la position sociale de la femme ait radicalement changé pendant la guerre. Les femmes bourgeoises se rendaient utiles par la charité. Lors des premiers jours de guerre surtout, cela grouillait de nombreux réfugiés, blessés et sans abri.

Celui qui avait un mari, un fils ou un frère au front ne pouvait pas faire grand-chose d'autre que d'attendre dans l'angoisse. Au fur et à mesure que la guerre se poursuivait, chaque village, chaque quartier, chaque rue avait ses morts à déplorer. L'histoire des Pals' Battalions britanniques - des volontaires de la même usine, du même quartier ou de la même association - est particulièrement cruelle. Ils étaient engagés ensemble au front et perdaient parfois la moitié de leurs hommes en une fois. La perte pour les familles prenait alors des formes désastreuses.

L'homme et la femme de la rue avaient du mal à joindre les deux bouts. En même temps, l'usure foisonnait: tout ce qui était rare était terriblement cher. Dans les pays belligérants, les denrées alimentaires principales furent dès lors rationnées au bout d'un certain temps: les gens recevaient des tickets de rationnement..

La Belgique occupée
La situation dans la partie occupée de la Belgique était franchement mauvaise. Le problème numéro un était l'approvisionnement en nourriture. L'agriculture, l'industrie et l'importation étaient en effet pratiquement paralysées. Les autorités allemandes ont permis à un Comité national de secours et d'alimentation d'organiser l'approvisionnement. L'aide alimentaire américaine est venue du Committee for the Relief of Belgium, sous la direction du futur président Herbert Hoover. Partout dans le monde, des actions de charité récoltaient de l'argent pour la 'poor little Belgium'.

Dans la Belgique occupée, les citoyens devaient avoir un permis pour voyager: chaque Belge porte depuis lors une carte d'identité. L'économie était entièrement au service de la machine de guerre allemande. En même temps, il y avait des centaines de milliers de chômeurs. En 1916, l'occupant a instauré un service de travail obligatoire pour tous les hommes de 14 à 60 ans. Par la suite, les femmes ont également été mobilisées. Des dizaines de milliers de citoyens ont été embauchés derrière le front ou déportés vers l'Allemagne.

Il y avait peu de résistance armée en Belgique. Néanmoins, des informations militaires filtraient de l'autre côté de la frontière et la voie ferrée vers Aix-la-Chapelle fut plus d'une fois sabotée. De jeunes hommes tentaient de fuir le pays afin de rejoindre, via l'étranger, l'armée derrière l'Yser. Pour les en empêcher, les Allemands fermèrent la frontière néerlandaise à l'aide d'une clôture sous haute tension. Nombreux sont ceux qui y trouvèrent la mort.

Piquet et permission
Aucun militaire ne restait au front pendant toute la guerre. Normalement, un séjour dans les tranchées de la première ligne durait environ quatre jours, mais la relève se faisait parfois attendre plus longtemps. Ensuite, les hommes se rendaient pour quelques jours 'en piquet' à la deuxième ligne. Ils y effectuaient de petites tâches et étaient rapidement disponibles pour renforcer la première ligne, si cela s'avérait nécessaire. Après le piquet, les soldats avaient quelques jours de repos dans leur cantonnement.

Ces cantonnements étaient le plus souvent de vastes camps de baraques ou de tentes. Parfois, les militaires s'installaient chez de simples citoyens. Chaque soldat attendait avec impatience le moment de la relève: 'C'est agréable d'être en dehors des tranchées. Vous avez de nouveau la liberté de dire 'dans une heure'.' (C.E. Montague).

Les hommes qui revenaient du front étaient épuisés. Ils voulaient dès lors avant tout rattraper leur retard de sommeil. Ensuite, ils partaient à la recherche d'eau et de vêtements propres et d'un repas substantiel, car ils avaient parfois dû s'en passer pendant des semaines. Dans le camp, il y avait peu de choses à faire. Le bricolage, les jeux de cartes et même le jardinage rompaient l'ennui. Le repos était d'ailleurs un concept relatif dans l'armée: les soldats devaient généralement tout de même effectuer de nouveau toutes sortes de petites tâches.

Les Britanniques, les Allemands, la plupart des Français et certains Belges pouvaient de temps en temps aller en permission chez eux. Cela se passait très rarement, et irrégulièrement en outre. Les soldats attendaient naturellement avec impatience une telle permission. Pourtant, elle était souvent décevante: la famille ne comprenait pas ce qu'il se passait au front. Parfois, ils pouvaient à peine profiter de leur permission: ainsi, les Ecossais n'avaient, comme tout soldat britannique, qu'une semaine, même si le voyage durait si longtemps qu'ils devaient pratiquement repartir immédiatement.

La deuxieme bataille d'Ypres

Le 22 avril 1915, vers 5 heures de l'après-midi, un épais nuage jaune-vert s'est élevé lentement des lignes allemandes près de Steenstraat.

Il s'est avéré par la suite qu'il s'agissait de gaz chlorhydrique. Les soldats français et algériens prirent massivement la fuite vers l'arrière. Beaucoup d'entre eux n'en sortiraient pas vivants. En quelques heures de temps, les Allemands progressèrent en direction d'Ypres. Tout s'était passé tellement rapidement que même les Allemands étaient surpris. C'est pourquoi le commandement de l'armée a ordonné aux troupes de se terrer. Les soldats obéirent, mais à contrecoeur.

Après l'attaque au gaz, les commandants alliés ont pris conscience qu'Ypres courait un danger. La place des Français ayant pris la fuite a été immédiatement reprise par des troupes canadiennes. Ils sont partis en contre-attaque près de Sint-Juliaan. Par la suite, les Britanniques et les Belges leur sont également venus en aide.

La Deuxième bataille d'Ypres avait débuté. Les combats dureraient cinq semaines.

C'est au nord d'Ypres que la menace était la plus présente. Les unités allemandes y avaient franchi à deux endroits le canal Ieperlee. Pas à pas, les troupes françaises et belges parvinrent à les repousser. De lourds bombardements allemands et de nouvelles attaques au gaz firent néanmoins de nombreuses victimes. A l'est d'Ypres, les Allemands faisaient face aux troupes britanniques. Aux alentours de Hill 60, du Sanctuary Wood et du Hoge, on se battait pour chaque mètre.

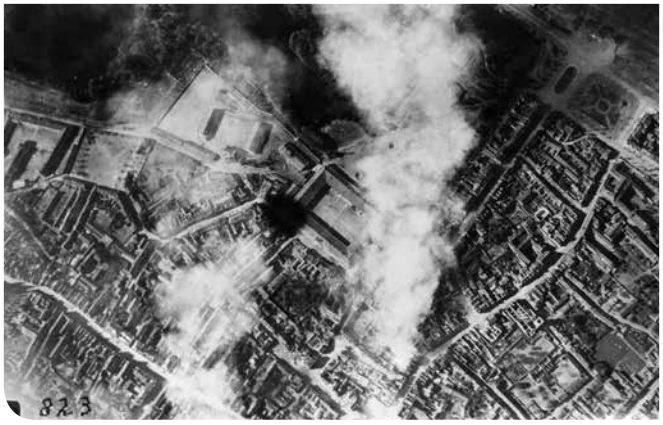
Ceux qui n'avaient pas encore fuit Ypres le faisaient désormais. Camiel Delaere, le curé actif de l'église Saint-Pierre, et Geoffrey Winthrop Young, le chef de la Friends' Ambulance Unit volontaire, durent également quitter la ville. Seuls les militaires restèrent sur place. Ypres était toujours aux mains des Britanniques mais il ne restait rien de plus qu'une ruine abandonnée.

La Deuxième bataille d'Ypres cessa fin mai, à défaut de munitions et de soldats. Les Allemands avaient progressé sur une grande partie du Saillant d'Ypres de quelques centaines de mètres à quelques kilomètres. Ils s'étaient donc de nouveau rapprochés un peu plus de la ville.

Un lourd tribut avait été payé pour ces cinq semaines de combat. Il y avait 35.000 morts et blessés du côté des Allemands et 60.000 du côté des Britanniques.









Artois et champagne

En mai 1915, les troupes françaises et britanniques attaquèrent en Artois. Les combats durèrent pendant quelques semaines et coûtèrent la vie à des dizaines de milliers de soldats. Manifestement, il était très difficile de surprendre des positions ennemies massivement défendues. Une dure leçon, mais aucun des deux camps ne semblait la prendre au sérieux pour l'instant.

Lors de l'automne de 1915, les Alliés firent de nouveau une tentative. Ils attaqueraient sur deux fronts: les Français en Champagne, les Britanniques en Artois.

En Champagne, le bombardement préparatoire dura trois jours. Les Allemands ne furent donc pas surpris lorsque l'infanterie française est sortie des tranchées, et ils purent parer l'attaque. Dix-huit jours plus tard, l'armée française fut contrainte de se retirer. Elle avait perdu près de 150.000 hommes.

Verdun

Début 1916, le commandement de l'armée allemande a estimé que c'était le bon moment d'attaquer sur le front ouest. Verdun fut choisi comme endroit.

Tout comme Ypres, Verdun se trouvait dans un saillant. Les défenseurs étaient donc assaillis de trois côtés. Mais les Allemands n'avaient pas l'intention de conquérir la ville. Ils espéraient que l'armée française défendrait Verdun, qui avait une grande valeur symbolique, jusqu'à la dernière goutte de sang. Ils voulaient infliger des pertes tellement sévères aux Français, que ceux-ci imploreraient la paix.

Les bombardements débutèrent le 21 février 1916. Verdun était mal défendue et, au départ, les Français ont été surpris. Après quatre jours, l' 'imprenable' fort Douaumont est tombé presque sans coup férir. L'empereur, qui s'y trouvait en personne, était follement enthousiaste.

Le jour même, la défense de la ville fut confiée au général Pétain. Il instaura la 'Voie sacrée' entre Verdun et Bar-le-Duc. Chaque semaine, 90.000 soldats et 50.000 tonnes de matériel seraient acheminés sur cette route en provenance de et vers le front.

Après quelques semaines, la progression allemande près de Verdun fut stoppée. Malgré l'emploi de lance-flammes et de phosgène, un nouveau gaz mortel, les Allemands ne parvenaient plus à faire une percée. Dans les alentours de Verdun, des centaines de milliers de soldats luttaient jusqu'à la mort pour chaque colline, chaque blockhaus, chaque mètre. Des soldats perdaient tout contact avec le reste de leurs troupes et se battaient littéralement à mort. Cette impasse sanglante traînerait pendant neuf mois.
'On les aura', avait dit Pétain à propos de Verdun, et il avait raison. Pendant l'automne de 1916, les Français ont finalement pu repousser les Allemands. Mais le prix à payer était énorme. Les Français comptaient 160.000 morts et disparus et plus de 200.000 blessés. Les pertes allemandes étaient presque équivalentes. Après Verdun, les deux commandants en chef ont dû démissionner. Du côté allemand, Falkenhayn a fait place au tandem Hindenburg-Ludendorff en août. Du côté français, Nivelle a succédé à Joffre en décembre.



La Somme

Les combats prolongés près de Verdun épuisaient chaque jour un peu plus l'armée française. Afin de détourner l'attention allemande, les Britanniques lancèrent une offensive de grande envergure. Ainsi débuta la bataille de la Somme.

Début 1916, le Royaume-Uni avait instauré le service militaire obligatoire, étant ainsi la dernière grande nation belligérante à le faire. Au fur et à mesure qu'il y avait de nouvelles victimes dans la Somme, les appelés prenaient la place des soldats professionnels et des volontaires.
Le 1er juillet 1916, le premier jour de la bataille de la Somme, fut un fiasco. L'artillerie britannique avait lancé 1,5 millions de projectiles sur une semaine. Ils pensaient donc qu'il ne resterait plus rien de l'ennemi. Mais les Allemands se terraient si profondément dans le sol, que la plupart d'entre eux avaient survécu au bombardement. Par ailleurs, les obus britanniques étaient de qualité très inégale, et il en tombait tout simplement trop peu par mètre carré. La conséquence fut une boucherie. En un jour, 20.000 Britanniques périrent et 35.000 autres furent blessés.

Le 15 septembre à Flers, les Britanniques exhibèrent une nouvelle arme: le tank. Mais 31 des 49 tanks furent stoppés par une panne mécanique. Les autres progressaient au pas. Le tank ne faisait donc pas des débuts éblouissants.

Ce n'est qu'à la mi-novembre que le début de l'hiver a mis un terme à la bataille de la Somme. Les Britanniques avaient perdu 400.000 soldats (morts, disparus, blessés ou faits prisonniers), les Allemands tout autant, les Français 200.000. Ces nombreuses victimes n'avaient fait gagner que 12 km de terrain aux Alliés. La Somme était pour les Britanniques ce que Verdun était pour les Français. Les pertes du 1er juillet surtout furent un choc. Les dernières illusions relatives à l''Empire' invulnérable furent définitivement brisées.

Après les fiascos de Verdun et de la Somme, plus personne ne savait ce qu'il fallait faire. 'La campagne de 1916 s'est terminée pour tout le monde dans une cruelle déception', écrivit le prince allemand Max von Baden. 'Nous et nos ennemis avions perdu nombre de nos meilleurs éléments et nous n'avions pas fait le moindre pas en direction de la victoire.'

La Ligne Hindenburg

1917 débuta par une grande surprise. Les Allemands se sont repliés sur une grande partie du front du Nord de la France, parfois de 40 km. La nouvelle ligne de front, la ligne Siegfried ou Hindenburg, était beaucoup mieux défendue que la précédente. Les soldats allemands y avaient travaillé pendant des mois.

Le repli ne passa pas inaperçu. Les Allemands détruisirent des villages, posèrent des mines, empoisonnèrent des puits, bloquèrent des routes. Ils voulaient empêcher que les Alliés puissent les suivre facilement.

Arras et le Chemin des Dames

Le repli allemand n'était pas un hasard. Les Alliés préparaient en effet une attaque de grande ampleur et les Allemands l'avaient appris. En avril 1917, c'était parti. Les Britanniques et les Canadiens attaquèrent à Arras, les Français au Chemin des Dames.

L'offensive française fut un fiasco. Face à la forte défense allemande, les attaquants avaient peu de chance. Après 5 jours, les Français comptaient 130.000 pertes, dont 35.000 morts.

Le Chemin des Dames fut pour de nombreux soldats la goutte qui fit déborder le vase. Ils n'étaient pas opposés à la guerre en soi mais bien à la manière selon laquelle elle était menée. Des mutineries éclatèrent dans diverses unités françaises. Les soldats refusaient de retourner au front.

Pendant ce temps, le tout nouveau commandant en chef français, le général Nivelle, avait de nouveau été remplacé. Son successeur, le général Pétain, fit preuve de plus de compréhension envers les exigences du simple soldat et parvint ainsi à rétablir l'ordre.

Messines

En juin 1917, les Britanniques décidèrent de tenter encore une fois une grande attaque. Le but: percer le Saillant d'Ypres et progresser vers les ports de la mer du Nord, Ostende et Zeebrugge. C'est là que se trouvaient des bases des redoutés sous-marins allemands.



Le 7 juin, les Britanniques donnèrent le premier coup. A Messines, 19 mines souterraines qui avaient été placées sous les lignes allemandes les semaines précédentes explosèrent. Des régiments entiers furent enterrés vivants, et l'explosion fut ressentie jusqu'à Londres et Paris.

Mais les Alliés n'ont pas utilisé la brèche qu'ils avaient ouverte. Au lieu de faire une percée rapide, ils s'en sont tenus au plan d'attaquer uniquement en juillet. Ils ont ainsi perdu un temps précieux.

La Bataille de Passendale

A partir du 16 juillet, l'artillerie britannique a commencé à bombarder les positions allemandes autour d'Ypres. Mais comme si souvent, la défense allemande était tout sauf épuisée, même après 2 semaines. Le terrain n'était pas non plus favorable aux Britanniques. Les Allemands occupaient les parties situées en hauteur du Saillant, d'où ils pouvaient surveiller les alentours.
Le 31 juillet, l'infanterie est sortie des tranchées. La Troisième bataille d'Ypres avait débuté. Elle entrerait dans l'histoire comme étant la Bataille de Passendale.

En trois mois et demi, les Britanniques ont tenté de percer au moins 10 fois aux alentours de Passendale. Parfois, cela leur faisait gagner quelques centaines de mètres de terrain mais parfois l'offensive s'enlisait littéralement dans la boue. De mémoire d'homme, on n'avait jamais vu d'été aussi humide: le champ de bataille était presque impraticable même pour les hommes, sans parler de l'artillerie lourde. Le commandant en chef britannique Sir Douglas Haig continua cependant à s'en tenir obstinément à son plan. Les hommes politiques, le Premier ministre Lloyd George en tête, ne sont pas intervenus.
Le 10 novembre, le froid a mis fin à cette lutte vaine. Quelques jours auparavant, les troupes canadiennes s'étaient emparées de la ville dévastée de Passendale. L'objectif final ¬ les ports de la mer du Nord ¬ ne s'était rapproché que de 10 km. Au printemps de 1918, les Britanniques perdraient de nouveau en trois jours tout le terrain qu'ils avaient gagné.

En 14 semaines, les Britanniques avaient perdu un quart de million d'hommes (morts, blessés, disparus). Les morts sont enterrés au Tyne Cot Cemetery à Passendale et les disparus y sont commémorés.



Attaques allemandes début 1918

Pour les Allemands, c'était maintenant ou jamais. Maintenant que le tsar avait été destitué de ses fonctions et que la Russie s'était retirée de la guerre, ils ne devaient plus se battre qu'à l'ouest. En outre, tout le monde savait que les Américains allaient prochainement envoyer des centaines de milliers de soldats au front. Les Allemands étaient donc pressés. C'est pourquoi ils ont lancé une attaque de grande ampleur en direction de Paris en mars 1918.

L'attaque allemande débuta le 21 mars. Au départ, il semblait que les Allemands allaient percer définitivement. Ils progressèrent de 60 km et firent 80.000 prisonniers de guerre. Pour la première fois depuis 1914, on se battait dans des champs, des bois et des villages qui n'avaient pas encore été touchés par la violence de la guerre.

Les Allemands se rapprochaient chaque jour. Ils pouvaient bombarder Paris à une distance de 120 km avec le Long Max, un énorme obusier. La ville serait régulièrement bombardée pendant six mois.
Afin de contenir l'offensive allemande, les Alliés devaient collaborer encore plus étroitement. C'est pourquoi ils nommèrent pour la première fois un seul homme comme commandant en chef de toutes les forces armées. Il s'agissait du général français Foch, qui fut immédiatement promu maréchal.
Après quelques jours, les Alliés s'étaient remis de la première frayeur. Ils organisèrent la défense et la progression allemande fut stoppée le 4 avril. Mais entre-temps, les Allemands avaient cependant gagné le terrain le plus important depuis 1914.

En mai 1918, les Allemands attaquèrent dans l'Aisne. Ils s'emparèrent du Chemin des Dames, traversèrent la rivière et occupèrent la ville de Soissons. Paris n'était plus qu'à 50 km.
En fait, Ludendorff aurait voulu attaquer en même temps en Flandre mais il ne disposait plus de suffisamment de troupes fraîches pour poursuivre sa rapide progression. La maladie, la faim et la désertion ravageaient l'armée allemande épuisée et fortement décimée. Petit à petit, on comprenait que les Allemands étaient à bout de forces.

Les Américains

Et vinrent alors les Américains. A partir de début 1918, les Etats-Unis envoyèrent des forces militaires impressionnantes vers l'Europe. En juillet, août et septembre, 10.000 militaires américains débarquaient chaque jour dans les ports français. Les Allemands se retrouvaient ainsi de plus en plus en minorité chaque jour.

Les troupes fraîches d'Amérique redonnèrent du courage aux Français et aux Britanniques fatigués. En même temps, la confrontation avec les 'Sammies' provoquait un petit choc culturel. 'La nourriture préférée des Américains se compose de sardines, de confiture et de biscuits', faisait remarquer un soldat français en hochant la tête. 'Ils mélangent ensuite le tout pour en faire une bouillie dégoûtante, qu'ils arrosent avec des litres de vin de table'.



La chance tourne...

Le 8 août 1918, la chance tourna. Ce jour-là, les troupes britanniques, canadiennes, australiennes et françaises attaquèrent ensemble dans les environs d'Amiens. En un jour, 15.000 Allemands se rendirent.

C'était le début de la fin. Entre le 8 août et le 25 septembre, les Alliés attaquèrent en masse avec des tanks et des avions. 140.000 Allemands furent fait prisonniers de guerre et un demi million d'entre eux déserta. La défaite allemande n'était plus qu'une question de temps.

Les Alliés avaient plus de soldats, plus de canons, plus de tanks, plus d'avions. Contrairement à ce qu'avaient fait les Allemands au printemps, ils avancèrent pas à pas afin que l'infanterie puisse suivre l'artillerie. Ils repoussèrent ainsi lentement l'ennemi.

En septembre, les alliés conquirent finalement l' 'imprenable' ligne Hindenburg. A certains endroits, les Allemands opposaient une résistance opiniâtre, à d'autres ils se rendaient en masse.

Le front est

La situation était devenue intenable pour les Allemands et leurs alliés non seulement à l'ouest mais aussi sur le front est. Les Turcs et les Bulgares étaient repoussés en défense partout. Fin septembre, la Bulgarie capitula. La Turquie fit de même un mois plus tard.

Le jeune empereur Karl tenta encore de sauver la monarchie austro-hongroise et son propre trône. Il promit aux peuples de son royaume une autonomie extrême. Mais il était déjà trop tard. Des émeutes éclatèrent à Budapest, la Tchécoslovaquie et la Yougoslavie proclamèrent leur indépendance, et même à Vienne il y avait des troubles. Fin octobre, l'armée autrichienne fut piétinée par les Italiens. Le pays capitula le 3 novembre.

Novembre 1918

Le 9 Novembre à Berlin, Allemagne a été déclarée une république. Guillaume II recevait la nouvelle qu'il n'était plus empereur. De son quartier général à Spa, il s'enfuyait aux Pays-Bas neutre.

Le 11 Novembre 1918, il était enfin là. Á Rethondes près de Compiègne, la capitulation allemande a été signée dans un wagon. Le onze du onze à onze heures du matin, les armes se taisaient. La guerre était finie.

La fin de la guerre

Le bilan

Dans les pays alliés, la joie était immense. A Bruxelles, toute la ville était descendue dans la rue pour acclamer le roi Albert lors de son entrée festive. A Londres et à Paris, des salves d'honneur retentissaient et des centaines de milliers de gens descendaient dans les rues. Mais la fête avait un goût amer: la patrie était il est vrai libérée mais un tribut excessivement lourd avait été payé pour ces quatre années de guerre.

Pour l'ensemble de la Première Guerre mondiale, 68 millions d'hommes avaient été mobilisés. Près de 9 millions d'entre eux périrent ¬ presque autant que la population totale de la Belgique à l'heure actuelle. La Russie comptait 2 millions de morts, l'Allemagne 1,8 million, la France 1,3 million, le Royaume-Uni 1,1 million et l'Autriche-Hongrie 1 million. Environ 40.000 morts étaient à déplorer dans l'armée belge. La guerre avait en outre coûté la vie à 5.000 civils belges.

Les morts étaient commémorés partout. Des cimetières militaires furent construits sur tout le long de l'ancien front. Chaque grande ville reçut son Soldat Inconnu: un mort anonyme, désigné par un aveugle de guerre. Le moindre petit village construisit un monument aux morts.

Le tribut économique

Un lourd tribut avait également dû être payé sur le plan économique pour ces quatre années de guerre. Dans la région proche du front, des villages, des routes, des ponts et des usines durent être reconstruits en Belgique, un cinquième de l'infrastructure d'avant-guerre était détruite. Des centaines de milliers d'hectares de terres cultivables étaient remplis d'explosifs non explosés. Aujourd'hui encore, des dizaines d'années plus tard, des 'obus non explosés' ressurgissent régulièrement dans la région de l'ancien front.

Les pays belligérants étaient ruinés financièrement. Le Royaume-Uni et la France avaient il est vrai gagné la guerre, mais ils avaient de lourdes dettes envers les Etats-Unis, la nouvelle superpuissance. Ils ne seraient plus jamais aussi puissants que ce qu'ils ne l'avaient été avant la guerre.

L'Allemagne était à plat sur le plan économique, notamment en raison des réparations colossales qu'elle devait payer. L'inflation s'est donc envolée de manière spectaculaire. Celui qui avait de l'argent le dépensait immédiatement, car quelques heures plus tard, il ne valait plus que la valeur du papier sur lequel il était imprimé. Les billets de banques étaient réimprimés de plus en plus rapidement: un billet de dix marks est devenu cent marks, mille marks, un million de marks, dix millions de marks.

Le Traité de Versailles

Le traité de Versailles fut signé le 28 juin 1919, cinq ans exactement après l'assassinat à Sarajevo.

Allemagne
Le traité de Versailles était très dur envers l'Allemagne. Elle dut céder un septième de son territoire. L'Alsace-Lorraine fut rendue à la France. A l'est, l'Allemagne dut céder un grand morceau de terre à la nouvelle Pologne. De plus petits territoires allèrent au Danemark et, par la suite, à la Lituanie. Danzig devint une ville libre. La Belgique obtint les Cantons de l'est.
L'Allemagne dut également céder ses colonies. Elles furent réparties parmi les vainqueurs en tant que territoires sous mandat. La Belgique dirigerait ainsi le Rwanda-Urundi.

Sur le plan militaire et économique, l'Allemagne avait les ailes rognées. L'armée allemande ne pouvait plus compter que 100.000 hommes. La flotte fut coulée. La Sarre, avec son industrie lourde, fut placée sous la tutelle française; la Rhénanie fut occupée.

Pour indemniser les dommages de guerre, l'Allemagne devait payer des réparations gigantesques. Rien que les deux premières années, elle devait déjà payer 20 millions de marks-or.

Une nouvelle Europe

Le président américain Wilson estimait que chaque peuple avait droit à son propre Etat. C'est pourquoi l'Autriche-Hongrie fut démantelée.

De l'Autriche en elle-même, il ne restait plus qu'un petit pays, tout comme de la Hongrie. Le reste du territoire fut réparti entre la Pologne, l'Italie, la Roumanie et deux nouveaux Etats : la Tchécoslovaquie et le Royaume des Serbes, Croates et Slovènes - la future Yougoslavie.

De l'Empire ottoman, il ne restait plus que la Turquie. Le Moyen-Orient était sous gestion française ou britannique.

Les vainqueurs permirent à quatre nouveaux Etats de se séparer de l'Union soviétique: Finlande, Estonie, Lettonie et Lituanie. La Pologne et la Roumanie reçurent également une partie du territoire russe.





La societe des nations

Le traité de Versailles créait également une Société des Nations. Les Etats y délibéreraient ensemble à propos de disputes. Mais les perdants de 14-18 ainsi que l'Union soviétique ne pouvaient pas y participer. En outre, le Sénat américain a refusé de ratifier le traité, malgré l'opposition du président Wilson. Les Etats-Unis ne faisaient donc pas partie des membres non plus. La Société des Nations, à laquelle succéderait les Nations Unies après la Deuxième Guerre mondiale, restait un colosse aux pieds d'argile.

Nouveaux rapports de force

Après Versailles, la carte de l'Europe avait totalement changé. La Pologne, la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, l'Estonie, la Lettonie, la Lituanie et la Finlande étaient des nouveaux venus. La superficie de la Roumaine avait doublé. L'Allemagne, la Russie, la Turquie et surtout l'Autriche et la Hongrie avaient perdu des territoires. Partout en Europe, les dynasties séculaires mordaient la poussière. Les Hohenzollern en Allemagne, les Habsbourg en Autriche, les Romanov en Russie et les sultans ottomans disparaissaient de la scène politique.

Les rapports de force dans le monde ne seraient plus jamais les mêmes. La France et le Royaume-Uni étaient sur le déclin. Il est apparu petit à petit que les Etats-Unis étaient la nouvelle superpuissance. L'Union soviétique deviendrait également un bloc puissant.

En Allemagne, Adolf Hitler annulerait une à une les dispositions détestées de Versailles. Vingt ans plus tard, le pays était prêt à entamer une nouvelle guerre mondiale.

1919 – changements sociaux

Changements

Pour beaucoup, la fin de la guerre était le début d'une nouvelle ère. Partout, les gens avaient l'impression que le monde était prêt pour de grands changements. Beaucoup regardaient plein d'espoir en direction de la Russie, où la révolution avait enfin chassé le tsar tyrannique et où une nouvelle société semblait prendre forme ¬ même si le pays était provisoirement toujours déchiré par une guerre civile sanglante.

Il y avait partout du changement dans l'air. La journée de travail de huit heures n'était subitement plus un problème, les salaires étaient à la hausse et divers pays avaient pour la première fois des ministres socialistes. Toutes des mesures qui auraient encore été impensables quatre ans auparavant, mais qui ne rencontraient désormais presque pas d'opposition. La bourgeoisie se rendait bien compte que sans ces concessions, les ouvriers finiraient par avoir un jour ou l'autre des idées révolutionnaires.

Femmes

Pendant quatre ans, de simples ouvriers et des agriculteurs avaient défendu la patrie. Après la guerre, ils furent pour cela récompensés par le suffrage universel simple : tout le monde avait une voix. Enfin, tout le monde: en France et en Belgique, il a fallu attendre jusqu'après la Deuxième Guerre mondiale pour que les femmes puissent également voter.

Pendant la guerre, les femmes avaient pris la place des hommes dans les industries et les champs. Mais après la guerre, on est de nouveau revenu en arrière. Les hommes estimaient que la place de la femme était au foyer. Ce n'est qu'après la Deuxième Guerre mondiale que les mentalités commenceraient lentement à changer

Ligne de temps
Lexique

Définition de certains termes, dont certains peuvent prêter à confusion.

Militaire
Militaire toute personne servant au sein de l'armée les militaires sont répartis :
1) selon leur grade : officiers, sous-officiers ou simples soldats
2) selon leur statut : militaires de carrière, conscrits, militaires de réserve ou

volontaires de guerre
Soldat militaire non gradé
les soldats sont répartis
1) selon leur corps d'armée (fantassin, cavalier,...)
2) selon leur régiment (grenadiers, lanciers,...)

Morts au combat
militaires décédés sur le champ de bataille : tués sur le coup ou sans intervention du personnel médical

Morts
morts au champ d'honneur ou suite à des blessures, à une maladie ou à un accident

Pertes humaines
total des morts, blessés, prisonniers de guerre, disparus et malades

Grande-Bretagne
île composée de l'Angleterre, de l'Ecosse et du Pays de Galles

Royaume-Uni
Etat composé en 1914 de la Grande-Bretagne et de l'Irlande (aujourd'hui : de la Grande-Bretagne et de l'Irlande du Nord)

Empire britannique
Royaume-Uni et territoires d'outre-mer (jusqu'en 1926)

Commonwealth
communauté regroupant le Royaume-Uni et ses anciennes colonies (à partir de 1926)

Anglais
se rapportant à l'Angleterre (partie du Royaume-Uni)

Britannique
1) se rapportant à la Grande-Bretagne
2) se rapportant au Royaume-Uni
3) se rapportant à l'Empire britannique

Empire d'Allemagne
Régime impérial en vigueur en Allemagne de 1871 à novembre 1918

Allemagne
A partir de novembre 1918

Double monarchie
Autriche-Hongrie

Puissances centrales
Empire d'Allemagne + Autriche-Hongrie + Empire ottoman + Bulgarie (1915)

Alliés
France + Russie + Empire britannique + Belgique + Serbie + Montenegro + Japon + Italie (1915) + Portugal (1916) + Roumanie (1916) + Etats-Unis (1917) + Grèce (1917) + certains pays d'Amérique latine (1917-1918)

Pays neutres
pays n'ayant pas participé à la guerre. En Europe : Pays-Bas, Suède, Norvège, Danemark, Espagne, Albanie, Suisse

Front ligne
de contact entre armées ennemies

Tranchée
fossé creusé pour protéger les troupes

No man's land
No man's land bande de terrain (pouvant aller de quelques dizaines de mètres à plusieurs kilomètres) séparant des positions ennemies

crue
par la nature

inondation
par l'homme

canon
pièce d'artillerie servant à lancer des projectiles lourds

obusier
pièce d'artillerie à tir courbe et de portée relativement courte

mortier
pièce d'artillerie (pouvant être portative) à tir courbe

bombe
projectile rempli d'explosif, lancé d'un avion ou d'un ballon ou projeté par un canon

grenade
projectile lancé par un canon, un obusier, un mortier, un fusil ou à la main et qui, au moment de l'explosion, projette dans l'air des éclats ou de petites billes (de plomb)

infanterie
unité de combat à pied, munie d'armes portatives

cavalerie
unité de combat à cheval

artillerie
matériel de guerre lourd et troupes chargées de s'en servir

génie troupes
chargées d'effectuer tous les travaux militaires, comme la construction de routes et de fortifications, la destruction de ponts, l'établissement de communications.

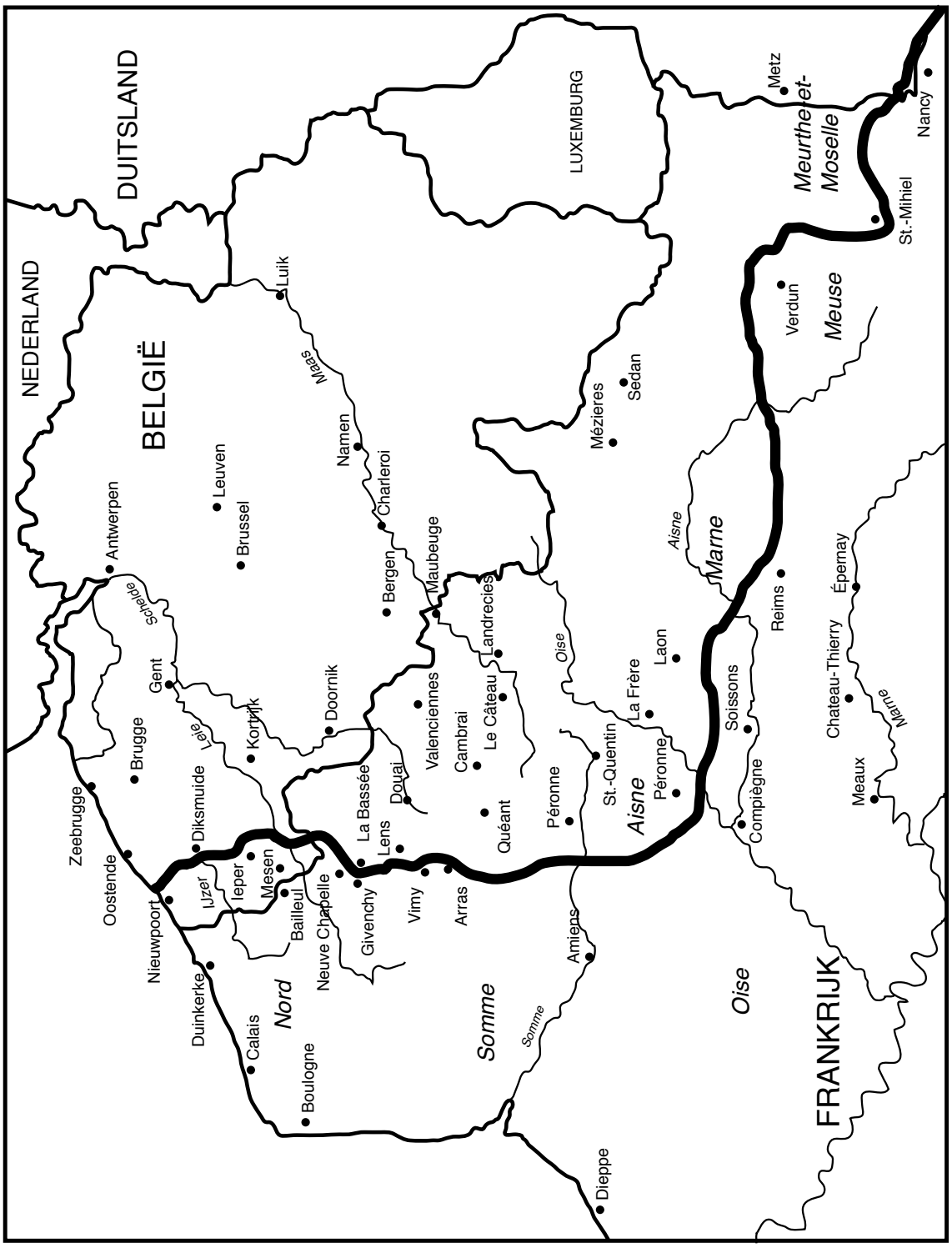
fusil-mitrailleur
porté par un homme
mitrailleuse posé sur un tripied

artillerie matériel
de guerre lourd et troupes chargées de s'en servir

armistice
cessation des hostilités dans l'attente d'un traité de paix - 11 novembre 1918

traité de paix
accord conclu entre différents pays sur les conditions de la paix - Traité de Versailles : 28 juin 1919

Ligne de temps
Le front occidental



En pratique

Une visite de classe au musée In Flanders Fields

Le musée In Flanders Fields est un musée interactif. Ceci signifie que c'est le visiteur lui-même qui détermine en grande partie ce qu'il entendra et verra. Une visite au musée In Flanders Fields est une expérience individuelle, qui diffère selon la personne. En outre, le musée propre a de multiples reprises des applications interactives, des films et du son.

L'IFFM ne peut être guidée que selon le principe du "guide silencieux". Chaque élève reçoit un appareil individuel avec des oreilles d'où l'on peut entendre l'explication d'un employé éducatif du musée In Flanders Fields. Il n'est pas permis de fournir une explication à votre classe dans le musée.

Vous remarquerez immédiatement le calme régnant dans le musée. Nous vous demandons donc expressément de respecter le calme du musée. Les collaborateurs du musée sont là pour y veiller.

La meilleure façon de visiter le musée avec une classe est de donner aux élèves la possibilité d'effectuer la visite de leur propre chef, avec ou sans mission.

Le service pédagogique a développé une fiche de travail qui peut être photocopiée librement. Celle-ci donne aux étudiants visitant le musée un fil conducteur et leur fait prendre conscience du récit développé par l'exposition. Cette fiche de travail ne contient aucune question de connaissances. C'est un choix volontaire, car nous avons remarqué que de telles questions portant sur le contenu ne suscitent aucunement l'intérêt des répondants. De plus, ce type de questionnaire peut engendrer des files à certains endroits précis du musée et ainsi gêner les visiteurs individuels. Si vous avez réservé une visite de l'IFFM, veuillez présenter votre preuve de réservation à l'accueil du musée afin de pouvoir préparer votre visite en tant qu'enseignant(e) gratuitement. Le dossier pédagogique vous propose une explication détaillée des différents « parcours » du musée. Nous vous conseillons d'expliquer brièvement à vos élèves ce qu'ils découvriront lors de leur visite du musée afin que ceux-ci sachent à quoi s'attendre.



Informations pratiques

Vous trouverez les toilettes au rez-de-chaussée de la halle aux draps, près de la réception et à la sortie. Il est préférable de informer les élèves à ce sujet avant la visite.

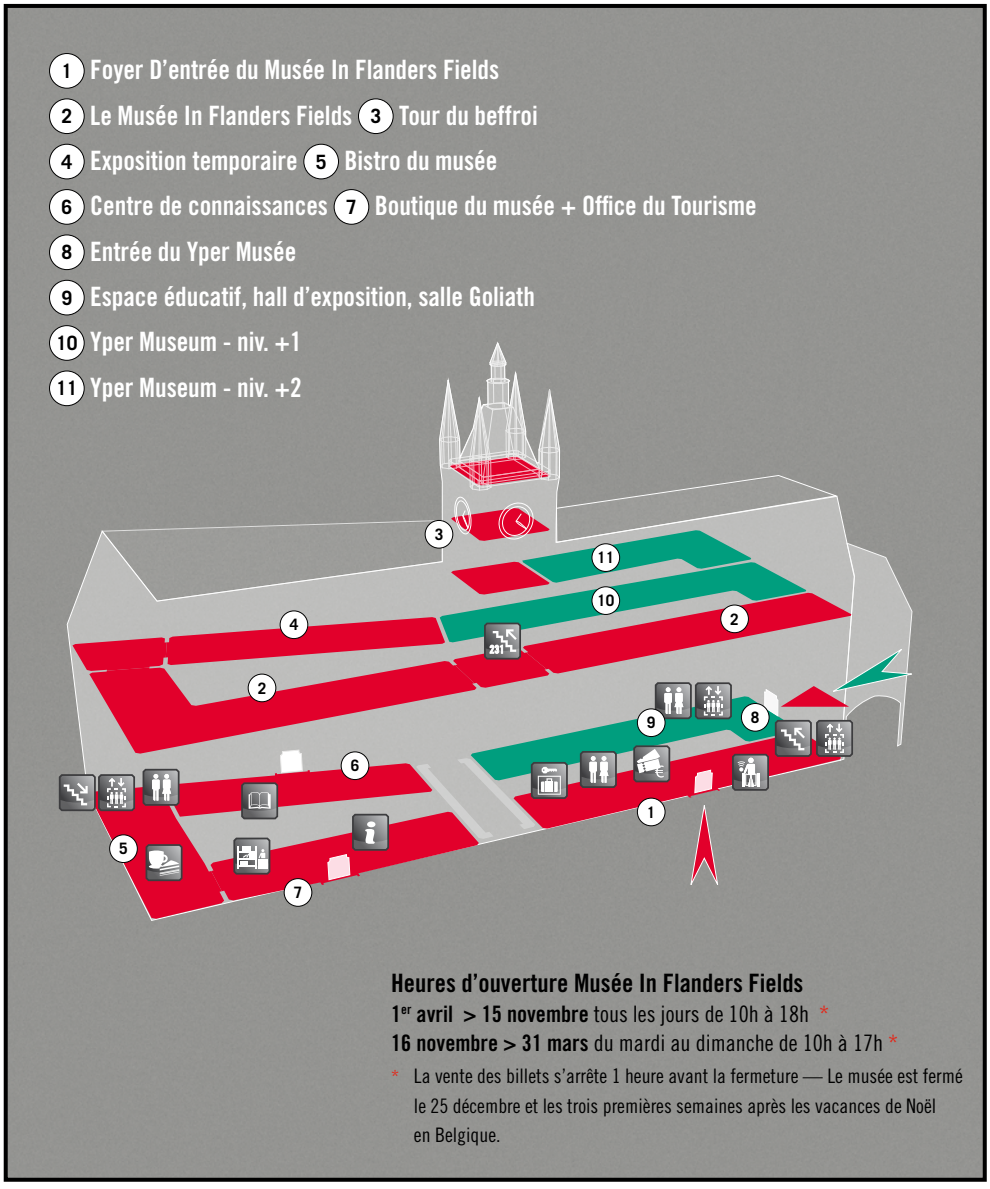
À l'accueil, il y a des casiers et un vestiaire collectif qui peut être fermé. Veuillez garder à l'esprit que l'entrée et la sortie du musée ne sont pas au même endroit.* Si possible, il est préférable de laisser les vestes et des sacs à dos dans le bus.

*(La raison en est que la Halle aux draps est un monument protégé (faisant partie du patrimoine mondial de l'UNESCO. Cela implique que les structures internes ne peuvent pas être modifiées et qu'il faut faire preuve de créativité pour organiser l'espace.)

Le déjeuner peut, sur réservation préalable, être pris au café du musée. Nous proposons des places pour 50 personnes maximum toutes les demi-heures. Il est obligatoire d'acheter une consommation sur place.

Lorsque les élèves font des travaux écrits, nous demandons de ne pas mettre les documents sur les vitrines d'exposition ou les affichages. Si nécessaire, des presse-papiers peuvent être obtenus à la réception.

Il est permis de prendre des photos sans flash.



Plus d'une visite de musée

On ne peut pas gagner en faisant la guerre. Parfois, il semble que ce soit la seule issue, mais alors vous avez échoué en tant que société. Quel que soit l'enjeu, il est destructeur. Lorsque vous choisissez de participer à un conflit armé, vous détruisez des choses : les gens, les paysages et le patrimoine culturel. Les gens qui mettent la "conquête de la liberté" au centre, plus de cent ans après la Première Guerre mondiale, on oublie facilement que la guerre est synonyme de perte et de chagrin.

On dira bien sûr qu'on ne peut pas faire d'omelette sans casser les œufs, mais réfléchissez au moins à la coquille cassée...

Peut-être que l'appétit pour une omelette disparaîtra sans effort. Il y a plus de cent ans, la région autour d'Ypres a été le théâtre de l'un des conflits les plus destructeurs de l'histoire. Aujourd'hui, que les derniers témoins sont décédés, le musée In Flanders Fields est plus que jamais la porte d'entrée de la Première Guerre mondiale en Flandre. Avec l'équipe pédagogique du musée, nous voulons ainsi démontrer que cette histoire est toujours d'actualité, même plus de cent ans après sa date de création.

